

A. PARMENTIER

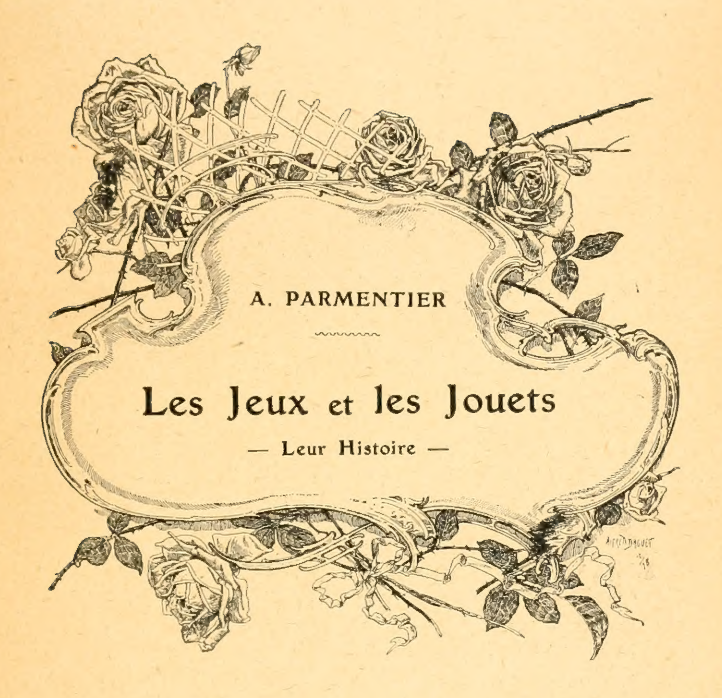
Les Jeux et les Jouets

(Leur Histoire)

PARIS
Librairie Armand Colin

1914.


"La petite Bibliothèque"
A. PARMENTIER
Les Jeux et les Jouets
Leur Histoire
IBRAIRIE ARMAND COLIN · PARIS



A. PARMENTIER

Les Jeux et les Jouets

— Leur Histoire —

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

A. PARMENTIER

La Cour du Roi Soleil. In-8° écu, 60 gravures (*La Petite Bibliothèque*), broché. . . . . **1 fr. 50**

Relié toile. . . . . **2 fr. 10**

La cour avant Louis XIV. — Composition et organisation de la cour. — Les résidences royales. — Versailles. — Les occupations de la cour. — Les cérémonies. — Les divertissements. — Place de la cour dans l'histoire du XVIIe siècle. — La cour après Louis XIV.

Les Métiers et leur Histoire. In-8° écu, 130 gravures (*La Petite Bibliothèque*), broché. **1 fr. 50**

Relié toile. . . . . **2 fr. 10**

Les boulangers. — Les bouchers. — Pâtissiers et confiseurs. — Les épiciers. — Maçons et tailleurs de pierre. — Les tisserands. — Les drapiers. — Tailleurs et couturières. — Cordonniers et savetiers. — Les barbiers. — Les orfèvres. — Les imprimeurs. — Les libraires. — Les chirurgiens. — Les apothicaires. — Les changeurs. — Les peintres, etc.

Les Jeux et les Jouets. In-8° écu, 107 gravures (*La Petite Bibliothèque*), broché. . . . . **1 fr. 50**

Relié toile. . . . . **2 fr. 10**

Album Historique, par ERNEST LAVISSE et A. PARMENTIER. Ouvrage complet en 4 volumes indépendants :

Le Moyen Age. | Le XVIe et le XVIIe siècle.
La Fin du Moyen Age. | Le XVIIIe et le XIXe siècle.

Chaque volume : in-4° carré, *1500 à 2000 gravures* d'après des documents originaux, broché. . . . . **15 fr.**

Relié demi-chagrin, plats toile, fers spéciaux. **20 fr.**

“ La Petite Bibliothèque ”

Série A. *Sports et Voyages.*

Les Jeux et les Jouets

Leur Histoire

Le jeu récréatif — Le jeu d'adresse — Les jeux de hasard et de combinaison — Le jeu dans l'éducation physique — Le jeu dans l'enseignement moderne

PAR

A. PARMENTIER

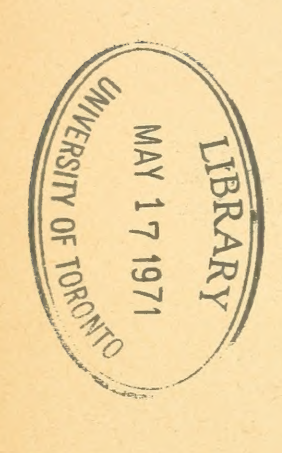
107 GRAVURES



Librairie Armand Colin

Rue de Mézières, 5, PARIS

1912



Les Jeux et les Jouets

Introduction.

Un savant magistrat, qui vivait au temps de Louis XIV, le conseiller Delamare, a voulu démontrer qu'il fallait rechercher l'origine des jeux auxquels se divertissent les hommes jusqu'à Adam et Ève. « L'homme dans l'état d'innocence, écrit-il dans son copieux Traité de la Police, *aurait joui d'une tranquillité parfaite et d'une joie que rien n'aurait pu troubler... Agissant sans peine et sans contention, la lassitude, l'abattement et le dégoût lui auraient été inconnus. Il n'en a pas été de même depuis sa chute ; il doit travailler... et il est exposé à une infinité de fatigues qui épuisent ses esprits, qui dissipent ses forces et qui le conduiraient en peu de temps au tombeau s'il ne lui était resté quelques moyens pour les réparer. » Et, de ces moyens, le principal c'est le jeu.*

*C'est se donner bien du mal pour établir une vérité fort banale, celle par laquelle il faut bien que ce petit livre commence, à savoir que les jeux sont de tous les âges, de tous les temps, de tous les pays. Mais cette multiplicité des jeux rend singulièrement ardue la tâche de celui qui veut retracer, même sommairement, l'histoire des divertissements où les hommes vont chercher leur récréation. Les graves historiens qui se sont préoccupés de cette question y ont consacré de gros volumes, et cette simple esquisse ne saurait prétendre aux dimensions qu'ils ont données à leurs études. Un historien des jeux auxquels se plaisaient les anciens n'en compte pas moins d'une centaine, et, rien que pour le XVI*e *siècle, on a la liste des 214 jeux qui, suivant Rabelais, délassaient son héros Gargantua.*

*Il faut donc se borner : l'on se contentera d'étudier ici sommairement les jeux des enfants et de faire l'historique de leurs jouets; puis l'on passera rapidement en revue quelques-uns des jeux qui ont eu le plus de vogue parmi les hommes depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, en laissant de côté ceux qui ont pris le caractère de manifestations collectives comme les jeux olympiques chez les anciens, les tournois au moyen âge, ou les carrousels au XVII*e *siècle*[1].

1. Parmi les ouvrages que j'ai mis le plus à contribution pour cette petite étude, soit pour le texte, soit pour le choix des gravures, je signalerai : A. Rich, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines.* — Daremberg et Saglio, *Dictionnaire des antiquités gréco-romaines.* — Becq de Fouquières, *Les jeux des anciens.* — Richter, *Les jeux des Grecs et des Romains.* — Marquardt, *Manuel des institutions romaines : La vie privée.* — Pottier et S. Reinach, *La nécropole de Myrine.* — Pottier, *Catalogue des vases peints du Musée du Louvre.* — Heuzey, *Catalogue des figurines de terre cuite du Musée du Louvre.* — J.-J. Jusserand, *Les sports et jeux d'exercice dans l'ancienne France.* — S. Luce, *La France pendant la guerre de Cent Ans.* — Léon Gautier, *La Chevalerie.* — Viollet-Le-Duc, *Diction-*

naire du mobilier au moyen âge. — Chéruel, *Dictionnaire des institutions, mœurs et coutumes de la France.* — A. Schultz, *Das höfische Leben zur Zeit der Minnesinger*; — *Deutches Leben in XIV u. XV Jahrhundert*: *Das häusliche Leben der Europäischen Kulturvölker von Mittelalter bis zur zweiten Hälfte des XVIII Jahrhundets.* — Franklin, *La vie privée d'autrefois; l'enfant.* — J. Strutt, *The sports and pastimes of the people of England* — Léo Claretie, *Histoire des jouets.* — Fournier, *Histoire des jouets et jeux d'enfants.* — M. Magnin, *Histoire des marionnettes.* — D'Allemagne, *Histoire des jouets.* — D'Allemagne, *Sports et jeux d'adresse.* — Lectures pour tous, *passim.* — La grande Encyclopédie, *passim.*

A. P.



PREMIÈRE PARTIE

Les Jeux des enfants
Les Jouets



I

Les Jeux des enfants.

Ce qui rend particulièrement difficile une étude historique des jeux des enfants, c'est que de tout temps les enfants se sont divertis à peu près aux mêmes jeux. « La personnalité ne se développe qu'avec l'âge mûr, écrit avec raison le savant historien allemand Marquart, dans son livre sur la vie privée des Romains ; aussi tous les jeux d'enfant se ressemblent-ils. Les enfants romains ont, comme les nôtres, bâti des maions, traîné des chariots, monté des bâtons à califourchon, joué à la poupée, fait des ricochets sur l'eau, fouetté la toupie, monté à échasses, et, jeu réputé peu digne d'un grand garçon, de leur bâton activé le cerceau. »

Voilà pour les Romains ; voici pour les Grecs : « Un jour, dit un père à son fils dans une comédie du poète Aristophane, je t'achetai, mon enfant, quand tu avais six ans, avec la première obole de mon traitement de juge, une jolie petite voiture aux fêtes

des Diosies. » Et plus loin, le père, voulant affirmer l'intelligence précoce de son fils, continue ainsi : « Tout petit, il fabriquait déjà des maisons de cire, construisait des bateaux et faisait des voitures de cuir; avec les écorces des grenades, il fabriquait des grenouilles. »

Au moyen âge, Duguesclin joue à la lutte avec les enfants de son village; le fameux maréchal Boucicaut annonce ses dispositions guerrières en conduisant ses camarades à de feintes batailles, comme plus tard à Brienne, dans des combats à coups de boules de neige, Napoléon fera ses premiers essais de stratégiste et de tacticien. Dans une poésie, le chroniqueur le plus célèbre du moyen âge, Froissart, énumère les cinquante-deux jeux auxquels il s'est plu dans son enfance ; entre autres divertissements, il s'amusait avec ses camarades à la lutte, à la bataille, à la queue leu leu, « à faire voler contre vent une plume, à se déguiser en chevaliers en transformant les chaperons en heaumes ; ils jouaient encore aux barres, au mulet, à qui sauterait le plus haut, au chasse-lièvre, etc. »

Au XVIe siècle, les jeux préférés des petits Parisiens étaient, nous dit un contemporain, Noël du Fail, les barres, la lutte, le saut, le maniement de l'arc, le boute-hors. Le cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale possède un très curieux recueil de gravures sur bois de la seconde moitié du XVIe siècle, dans lequel l'artiste Jean Leclerc a retracé les jeux chers aux enfants de son temps ; nous y voyons représentés la plupart des jeux qui sont encore en usage parmi nous, et si nous feuilletons le journal dans lequel Jean Héroard, médecin de Henri IV, a minutieusement consigné tous les

faits et gestes de l'enfance du dauphin qui fut plus tard Louis XIII, nous apprenons que le royal enfant s'amusait comme un enfant d'aujourd'hui à jouer au soldat, à tirer un chariot, à tracer sur le sable du parc de Fontainebleau un jardin soi-disant planté d'arbres, à ranger des soldats de poterie, à imiter le messager qui va de Fontainebleau à Paris, bref à tous ces jeux où se plaît l'invention enfantine et qui, comme on le voit, ne changent guère ni avec le siècle ni avec la condition des marmots qui s'y adonnent.

Rien ne prouve mieux l'antiquité de la plupart de nos jeux qu'un coup d'œil sur les représentations que les anciens nous ont laissées de ceux qui étaient en honneur parmi les enfants. Comme aujourd'hui d'ailleurs, ceux-ci n'étaient pas toujours seuls à s'amuser à ces jeux : les grandes personnes, les femmes surtout, s'y associaient fréquemment, et c'est pourquoi dans ces documents on rencontre presque autant d'hommes et de femmes que d'enfants.

Voici donc une série de représentations des jeux chers aux anciens, Grecs ou Romains, peu importe : car, suivant l'opinion des savants compétents en la matière, les jeux des Romains n'étaient que la répétition de ceux des Grecs ; ce sont des vases grecs, des bas-reliefs grecs ou romains, des peintures d'Herculanum ou de Pompéi, parfois des monnaies, qui ont fourni les originaux de ces vignettes.

Voyez d'abord des jeux de tout petits. Ici (fig. 1) c'est la maman qui, d'une de ses jambes sur laquelle est en équilibre une fillette, fait gaîment danser l'enfant. Puis c'est un jeune Grec, tirant une voiture grossière et tenant des discours assurément persuasifs à son chien, auquel il montre un objet qu'il

tient dans la main, probablement un gâteau, à voir l'allure attentive de l'animal (fig. 2). Cette fillette, dans le costume des statuettes célèbres retrouvées dans la ville de Tanagra en Béotie, tient tendrement sur son cœur une grande poupée habillée, comme il est naturel, à la mode des dames contemporaines de l'enfant (3). Ce jeune homme caracole fièrement, un fouet à la main, sur un bâton dans lequel son imagination voit peut-être le fougueux Bucéphale que seul le fameux roi de Macédoine Alexandre parvint à dompter (fig. 4).

Cette fois (fig. 5), voici un jeu qui n'est plus que rarement usité de nos jours : c'est la bascule formée d'une planche posée en équilibre sur un pivot; deux jeunes filles se livrent au plaisir d'être tantôt brusquement élevées en l'air ou ramenées au sol. Ici (fig. 6) vous reconnaissez la balançoire; mais vous remarquerez que le siège n'est pas, comme dans l'instrument analogue en usage parmi nous, une simple planche suspendue par deux cordes; c'est un solide tabouret, accroché à quatre fortes lanières.

Viennent maintenant toutes sortes de jeux de force ou d'adresse. Cette peinture (fig. 7) nous montre un jeune Grec s'exerçant à sauter, à « saillir plus haut », écrivait dix-sept ou dix huit siècles plus tard le chroniqueur Froissart. Le saut était très en honneur chez les anciens. « Les enfants aiment naturellement sauter; on en profitait pour cultiver à la palestre cet exercice qui développe la puissance du jarret, la rapidité et la sûreté. Outre les sauts simples, que l'on peut diviser en sauts en longueur et sauts en hauteur, il y avait des sauts plus fatigants, comme le saut en longueur avec des poids ou des haltères » (Richter). Par contre, le même auteur

nous apprend que les anciens ignoraient le saut à la perche. Mais ils connaissaient le saut à la corde, ainsi qu'en témoigne la figure 8.

Naturellement le plaisir de la course était fort goûté des enfants, dans l'antiquité; une des formes les plus répandues était la course au cerceau (fig. 9); c'était le plus souvent un cercle de métal garni d'anneaux, parfois même de grelots, et on en précipitait le mouvement à l'aide d'une tige de fer légèrement recourbée. On a vu, au début de ce livre, qu'au moins chez les Romains c'était un jeu presque exclusivement réservé aux enfants; la chose, d'ailleurs, n'a guère changé.

Tous les jeux où interviennent la balle ou le ballon étaient à peu près pratiqués par les enfants et par les grandes personnes, aussi les retrouverons-nous quand nous passerons à cette seconde catégorie de jeux. Les enfants grecs et romains jouaient à la balle, au ballon (fig. 10 et 11), et le jeu était assez répandu pour que le mot balle devînt l'objet d'une charade : « Je suis tout en crins, des feuilles recouvrent les crins, et nulle part on ne voit de couture. J'aime à jouer avec les enfants; mais s'il s'en trouve un qui ne sache pas me lancer, il devient un « *âne* ». Il faut savoir qu'on désignait par ce terme entre enfants ceux des joueurs qui se montraient insuffisants.

Le jeu de saute-moutons (fig. 12) non plus n'était pas inconnu des jeunes Grecs; mais il est assurément considéré, dans la peinture où nous le voyons ici représenté, comme un exercice de gymnastique; autrement, on s'expliquerait mal la présence de ce personnage barbu qui tient un paquet de verges. Gare au jeune sauteur, si à ce jeu, lui aussi, il se montre un « âne » !



1. — Mère grecque faisant danser sa fillette.



2. — La petite voiture en Grèce.



3. — La poupée chez les Grecs.



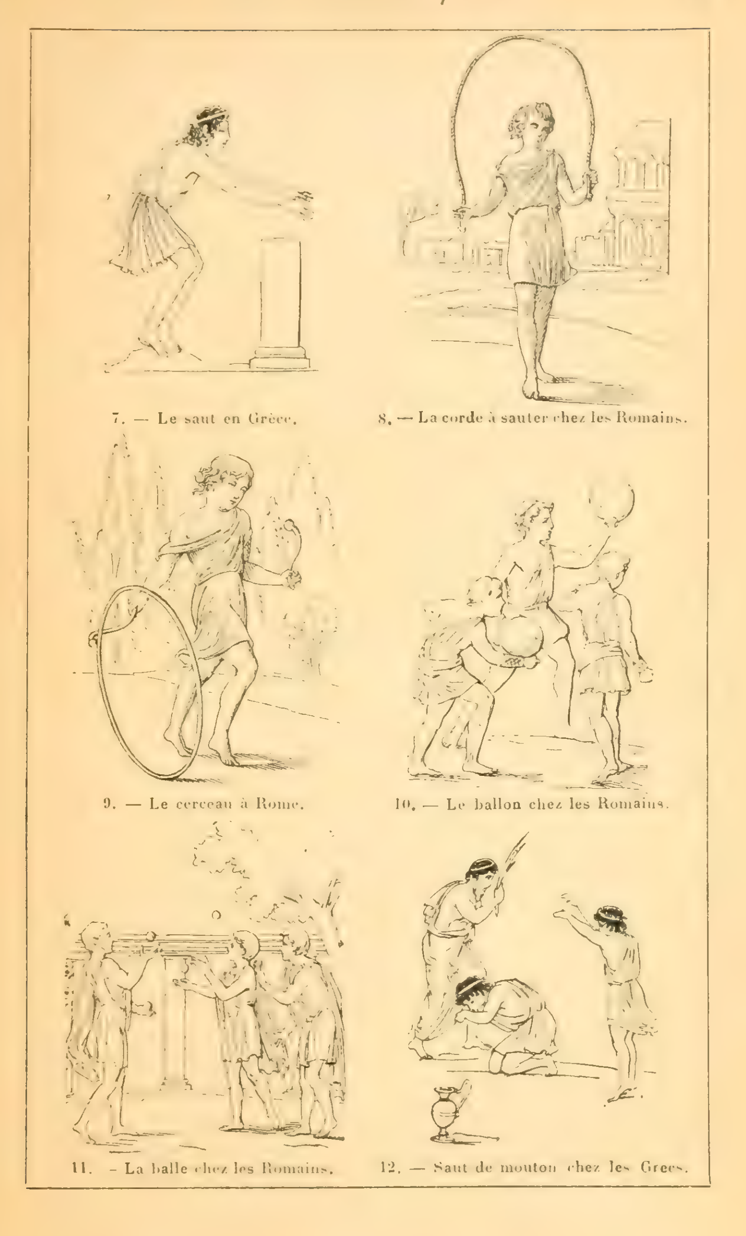
4. — A cheval sur un bâton (Grèce).



5. — La bascule grecque.



6. — La balançoire grecque.



7. — Le saut en Grèce.

8. — La corde à sauter chez les Romains.

9. — Le cerceau à Rome.

10. — Le ballon chez les Romains.

11. — La balle chez les Romains.

12. — Saut de mouton chez les Grecs.

D'autres jeux étaient plus compliqués. Une peinture de Pompéi (fig. 13) nous montre des enfants occupés au jeu du clou, jeu brutal bien fait pour plaire à de jeunes Romains. Un énorme clou est fiché en terre; un enfant le tient par une corde; un autre semble le défendre contre les coups dont veulent le frapper ses camarades armés de lanières.

Revenons à des jeux plus gracieux et moins violents. Voici une peinture de vase grec qui nous montre une ronde de jeunes garçons et de jeunes filles (fig. 14).

Puis, d'autres peintures nous renseignent sur la part des animaux dans les jeux des enfants chez les anciens. Les jeunes Parisiens qui montent avec joie, aux Champs-Élysées ou au Luxembourg, dans la voiture traînée par des chèvres, ne se doutent guère que les jeunes Grecs ne se privaient pas non plus de ce plaisir, et, plus heureux encore que nos enfants, ils conduisaient eux-mêmes leur équipage. Ce jeune Romain (fig. 15) peut se croire un cocher de cirque, car sa petite voiture est analogue à celles que conduisaient dans l'arène ceux qui prenaient part aux courses de char. Ce jeune Grec (fig. 16) a domestiqué une autruche et paraît fièrement campé sur sa monture; cet autre (fig. 17) galope sur une biche. Enfin, cette fillette romaine (fig. 18) tient à la main un oiseau apprivoisé qu'elle montre à son chien favori.

Mais gardons-nous de croire que les enfants, à Athènes ou à Rome, véritables modèles de douceur à proposer en exemple aux nôtres, n'entretenaient jamais avec les animaux que de bienveillants rapports. Hélas! il y avait aussi parmi eux de méchants garnements, qui se plaisaient à martyriser un han-

neton attaché par un fil à la patte; et d'autres peintures nous apprennent encore que les combats de cailles ou de coqs étaient un divertissement cruel aussi cher aux enfants qu'aux gens âgés [1].

Enfin voici une peinture naïve qui nous montre un jeune Grec s'essayant gauchement à attraper des papillons (fig. 19).

On rencontre également sur les peintures un grand nombre de variétés de jeux où, l'un des joueurs étant caché, les autres doivent le découvrir. Dans cette peinture d'Herculanum (fig. 20), on voit le joueur, la tête honnêtement cachée dans ses mains, attendre que les autres se soient dissimulés; vous reconnaissez ici le jeu de cache-cache, encore aujourd'hui cher à nos enfants. L'écrivain ancien, Pollux, qui nous a le mieux renseignés sur les jeux en honneur de son temps, nous en fait connaître quelques-uns de ce type : « Quelqu'un, dit-il, est assis au milieu d'un cercle, tenant ses yeux fermés, ou, ce qui revient au même, un autre les lui cache, les autres vont se cacher; il se lève, va les chercher et doit trouver chacun dans sa cachette. » On reconnaît dans cette description le sujet de la peinture d'Herculanum. Un autre jeu portait le nom pittoresque de « la mouche

1. Les combats de coqs étaient très en honneur à Athènes. Dans cette ville, chaque année un combat de ces animaux avait lieu au théâtre aux frais du Trésor Public. C'était, disait-on, en mémoire de l'allocution par laquelle Thémistocle avait réveillé le courage de ses concitoyens avant la bataille de Salamine. Il aperçut deux coqs qui se battaient; alors, se tournant vers ses compatriotes : « N'imiterez-vous pas, leur dit-il, pour défendre votre patrie et votre liberté, l'acharnement de ces oiseaux qui s'entretuent pour le seul plaisir de vaincre? » Les jeunes gens étaient tenus d'assister à ce spectacle, afin d'y apprendre comment on lutte jusqu'à la dernière extrémité. Les combats de coqs sont encore aujourd'hui en usage dans le nord de la France, et en Belgique; au XVIII[e] siècle, les Anglais en raffolaient, le peintre Hogarth en a fait le sujet d'une curieuse estampe.



13. — Jeu du clou chez les Romains.



14. — Ronde d'enfants grecs.



15. — La voiture aux chèvres chez les Romains.



16. — Enfant grec à cheval sur une autruche.



17. — Enfant grec à cheval sur une biche.



18. — Enfant romain jouant avec un oiseau apprivoisé.



19. — Enfant grec chassant aux papillons.



20. — Le jeu de cache-cache chez les Romains.



21. — Le jeu du masque chez les Romains.



22. — Le jeu de billes chez les Romains.



23. — Jeunes filles grecques jouant aux osselets.

de bronze ». « A la mouche de bronze, les enfants bandent les yeux d'un de la troupe et celui-ci crie : « Je chasserai la mouche de bronze! » Les autres répondent : « Tu la chasseras, mais tu ne la prendras pas ». Et ils l'agacent ainsi jusqu'à ce qu'un d'eux ait été pris. » Et, si vous voulez connaître l'ancêtre du colin-maillard, cher au XVIIe siècle à Gustave-Adolphe et à Louis XIV, au XVIIIe siècle à Louis XVI, lisez cette description de la Muinda : « Ce jeu se fait lorsque quelqu'un, les yeux fermés, crie gare! et s'il parvient à prendre quelqu'un de la troupe qui se sauve, il lui fait fermer les yeux à sa place; ou bien encore celui qui a les yeux fermés doit chercher les autres qui se cachent, ou prendre celui qui le touche, ou deviner quel est celui d'entre tous ceux qui l'entourent qui le montre au doigt. »

Il y avait aussi chez les anciens de jeunes espiègles qui, utilisant pour leur plaisir l'inexpérience de leurs camarades plus jeunes qu'eux-mêmes, se plaisaient à leur faire de mauvaises farces; voyez plutôt ce jeune Romain qui, caché derrière un formidable masque de théâtre, se plaît à épouvanter ses camarades (fig. 21).

Abordons maintenant d'autres jeux, où l'adresse ou bien la réflexion avaient plus de part, que dans ceux que nous avons considérés jusqu'à présent.

Voici d'abord de jeunes Romains qui semblent jouer aux billes (fig. 22). Erreur! c'est une noix que l'un d'eux fait rouler sur une planchette, se proposant d'atteindre l'une de celles qui sont rangées devant lui sur le sol. Les noix tenaient lieu de nos billes, et le jeu des noix était chez les Romains un des divertissements les plus chers aux enfants. Tantôt l'on jouait à la rangette, comme l'on voit sur

cette figure; tantôt, on faisait un petit tas de noix, et il s'agissait d'en lancer une autre sur le tas assez adroitement pour ne pas le faire crouler; celui qui réussissait cette besogne délicate gagnait les noix. Ou bien encore on traçait à la craie sur le sol un triangle traversé par des raies parallèles, le joueur devait lancer la noix de telle manière qu'elle parcourût le plus grand nombre de divisions sans pourtant sortir du périmètre de la figure. On pouvait encore jeter la noix dans un trou ou dans un pot, ou bien jouer avec quelques noix à pair ou impair, ou enfin à qui fendrait le plus vite une noix par coup ou par pression; et la supériorité de ce jouet sur nos billes actuelles, c'est qu'en conclusion du jeu, il pouvait toujours se manger. Les noix étaient si bien considérées comme l'attribut de la première jeunesse, qu'on disait d'un enfant qui devenait un grand garçon : « Il a pris congé des noix. »

La figure 23 nous montre un des jeux les plus populaires chez les anciens, le jeu d'osselets. Les grandes personnes y jouaient aussi bien que les enfants, mais elles en faisaient une variété du jeu de dés, et nous le retrouverons plus tard à ce titre, tandis que pour la jeunesse ce n'était le plus souvent qu'un jeu d'adresse. Les osselets sont de petits os, isolés les uns des autres, que l'on trouve dans les pieds de derrière des bœufs, des chèvres et des moutons. Les anciens connaissaient ce jeu de très longue date; pour eux, il provenait soit d'Égypte, soit du siège de Troie, ce qui était chez les Grecs une manière d'expliquer l'antiquité reculée d'un usage. On racontait que, lorsque le plus puissant des dieux, Zeus, ayant eu la fantaisie de s'attacher le plus beau des enfants des hommes, Ganymède, l'avait fait enlever



23 *bis.* — Les osselets chez les Romains.



24. — La marelle chez les Grecs.



25. — Les quilles chez les Romains.



26. — Jeune fille grecque jouant au sabot.



27. — Enfant grec jouant à l'émigrette.



28. — Enfant grec jouant au cerf-volant.

par un aigle qui l'avait amené auprès de lui, l'enfant dans l'Olympe, séparé des siens, privé de ses camarades, s'ennuyait à périr et pleurait à chaudes larmes. Alors Zeus fit venir l'enfant divin, le jeune dieu de l'amour, Eros, et, pour distraire son compagnon, Eros n'imagina rien de mieux que de le faire jouer aux osselets.



29. — Jeune femme grecque jonglant avec des balles.

Les enfants grecs jouaient aux osselets volontiers dans la rue. « Plutarque raconte, dans la Vie d'Alcibiade, que celui-ci, jouant aux osselets dans la rue, pria un cocher d'arrêter sa voiture qui allait les écraser. Comme le cocher ne l'écoutait pas, furieux, il se jeta au-devant de la voiture » (Richter). Platon nous montre les enfants de son temps s'en allant par la ville avec de petits paniers remplis d'osselets. Les osselets servaient souvent de récompense pour les élèves sages, ainsi qu'en témoigne cette inscription : « Premier de ses camarades pour un devoir récompensé, Connaios remporta quatre-vingts osselets ». Dans une curieuse inscription d'Épidaure, le dieu de la médecine Esculape apparaît en songe à un enfant malade de la pierre; le dieu demande au patient ce que, s'il guérit, il recevra de lui en récompense : « Dix osselets », répond le malade.



30. — Enfants romains jouant au mariage.

Il y avait bien des façons de jouer aux osselets. On pouvait s'en servir à des jeux analogues à ceux que l'on faisait avec les noix. « Pollux parle d'un jeu d'osselets, joué surtout par les femmes et qui demandait beaucoup d'adresse. Il se jouait avec cinq osselets; on les jetait en l'air et on les rattrapait sur le dos de la main; quant à ceux qui étaient tombés par terre, on essayait de les ramasser avec la même main » (Richter). C'est à cette forme du jeu que s'appliquent les jeunes Romains de notre figure, et, si je ne me trompe, c'est, de toutes les formes du jeu des anciens, celle à laquelle s'en tiennent maintenant garçons et fillettes.

Cette autre peinture, empruntée à un vase grec (fig. 24), nous montre deux enfants, un garçon et une fille, occupés à jouer à la marelle ou à la mérelle. A travers les âges, le jeu ne devait rien perdre de sa vogue : il se jouait au moyen âge, il figure dans la liste des jeux de Gargantua, il apparaît encore dans nos classes; il est commode, il est silencieux, il se dissimule aisément derrière une pile de livres. Il est dangereux cependant : car l'attention se détourne à ce jeu; le professeur s'étonne du silence inaccoutumé d'élèves d'ordinaire turbulents ou bavards, le mystère s'éclaircit vite, et les joueurs se voient allouer quelques heures de retenue ou de consigne... bien méritées.

L'antiquité des quilles est vénérable, comme nous l'apprend la figure 25, empruntée à un bas-relief romain, qui nous montre des enfants jouant avec des quilles que nous prendrions plutôt pour des bornes. Cette femme grecque joue comme une fillette avec une toupie qui ressemble étrangement à notre sabot; elle tient à la main un fouet à lanières de cuir, à



JEUX D'ENFANTS AU XVI[e] SIÈCLE.

D'après une gravure sur bois de Leclerc conservée au cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale.
Les enfants, à l'intérieur de la balustrade, s'amusent au jeu de : « Je suis dessus ta terre, vilain ! »

moins que ce ne soit de la peau d'anguille, la matière la plus propre à faire tourner à grande allure une toupie. Des textes nous apprennent que les anciens connaissaient comme nous ce diminutif de la toupie,



LES DIFFÉRENTS JEUX DE L'ENFANCE AU XVIIe SIÈCLE.

D'après une gravure en taille douce de Silliman, tirée du recueil des Poésies morales du poete hollandais Cats, publié en 1665.

le toton, dont l'usage au XVIIIe siècle nous a valu un des plus jolis tableaux de notre grand peintre Chardin. La toupie qui remonte le long d'une ficelle, ancêtre éloignée de l'émigrette ou même du diabolo si cher à nos enfants il y a quelques années à peine, divertissait déjà les jeunes gens (fig. 27); et les

jours où le vent était favorable, les fillettes d'Athènes lançaient dans l'air des cerfs-volants dont la forme paraît directement inverse de celle que nous prêtons aux nôtres (fig. 28); d'autres se plaisaient à jongler avec des balles (fig. 29).

Enfin, voici un spécimen d'une des formes de jeu les plus chères aux enfants, celles où ils imitent les actes des grandes personnes. Cette peinture nous fournit la représentation d'un mariage romain; on reconnaît la mariée enveloppée de ses voiles, qu'un paranymphe conduit au foyer de sa nouvelle famille. Sur cette forme des jeux anciens, les documents figurés, peintures ou sculptures, nous renseignent moins que sur les autres types de jeux; c'est ainsi qu'à ma connaissance du moins, on ne rencontre pas de figuration du jeu de la guerre; on ne voit pas d'enfants jouant aux soldats, sujet au contraire repris maintes fois par les artistes modernes. Voyez cette amusante vignette qui orne les œuvres d'un poète hollandais du XVIIe siècle, Cats : sous la conduite d'un grand, qui tient à la main une hallebarde, s'avance une troupe compacte; en tête viennent tambours et fifres; le reste de la bande suit, armé de sabres, de piques et de mousquets figurés par des bâtons, et, au-dessus de cette armée, deux gaillards brandissent fièrement deux drapeaux, vastes comme on les faisait alors.

Sur d'autres jeux d'imitation fréquents parmi les anciens, nous sommes mieux renseignés. L'un des plus souvent cités dans les textes est le jeu du roi; entre camarades, on en désignait un qui régentait toute la bande, organisait les jeux, distribuait les rôles et ordonnait les châtiments, dont le plus usité consistait à faire porter les vainqueurs par les vaincus.



JEU D'ENFANTS AU XVIe SIÈCLE.

D'après une gravure sur bois de Leclerc conservée au cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale.

Une amusante anecdote rapportée par Hérodote nous montre ce jeu pratiqué également chez les Perses. « Cyrus, qu'Astyage croyait mort, mais qui avait grandi caché chez un berger, était à l'âge de dix ans « le roi » parmi les garçons du village ; les uns faisaient les courtisans, d'autres les soldats, les autres étaient la police secrète ou bien jouaient le rôle de sujets en présentant au roi des rapports ou des plans ou en amenant devant lui les étrangers » (Richter).

Nous savons aussi que les petits Romains « aimaient à imaginer des pièces dans lesquelles ils se distribuaient des rôles ». Il y avait aussi un juge qui s'avançait avec un cortège majestueux de licteurs et de hérauts. Avocats et plaideurs argumentaient devant lui. On prononçait un jugement en forme, le condamné se voyait confisquer ses jouets ou était mis en prison.

Tous ces jeux, nous les retrouverions, à peine modifiés, dans les siècles qui ont suivi l'antiquité. Les recueils que des artistes comme Jean Leclerc au XVIe siècle, Stella au XVIIe, Gravelot au XVIIIe, ont consacrés aux jeux d'enfants, les reproduisent à peu près tous. En voici quelques-uns qui paraissent s'être introduits plus récemment dans les divertissements chers aux enfants. Jean Leclerc nous montre des enfants essayant de chasser d'un carré de terre un enfant qui l'occupe, en chantant : « Je suis dessus ta terre, vilain ! » il en montre d'autres occupés à « tirer la jatte » : un enfant est assis sur un tonneau traîné par deux garçons, il s'agit de passer sous une jatte remplie d'eau, et, en la faisant basculer à l'aide d'un bâton, d'éviter de se la renverser sur la tête. C'est là un jeu fort en honneur encore aujourd'hui dans les

fêtes de nos villages du Nord. Dans le recueil de Stella, on voit des enfants s'amuser à imiter le labourage : deux gaillards traînent un bâton, un autre couché sur le bâton et le haut du corps incliné vers le sol fend la terre avec un autre bâton qu'il tient entre ses mains. Enfin apparaissent dans ces recueils les jeux qui sont une imitation des découvertes faites dans les temps modernes ; c'est ainsi que Stella intitule « les petits canons » une planche où l'on voit d'ingénieux enfants utilisant les lourdes clefs du XVIIe siècle pour en faire avec les tuyaux des simulacres de bombes à feu.





II

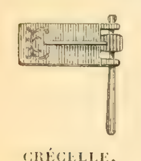
Les Jouets.

Jusqu'à présent nous n'avons guère vu, à quelques exceptions près, dans les jeux des enfants, que ceux où ils n'ont pas besoin d'accessoires ; mais un élément important du jeu, c'est le jouet ; et maintenant, il faut essayer de retracer l'histoire des principaux jouets ; ici encore, l'on ne saurait avoir la prétention d'être complet.

La Crécelle.

Aux jouets que nous avons déjà rencontrés et qui se sont peu modifiés, il convient d'ajouter d'abord, dans les jeux du premier âge, la crécelle. On a découvert dans les tombeaux des anciens de véritables hochets en terre cuite contenant à l'intérieur de petits cailloux qui, lorsqu'on agitait l'instrument, retentissaient contre la paroi. La crécelle aujour-

d'hui n'est plus guère en usage que dans nos campagnes; elle était au contraire fort en faveur chez les anciens; ils attribuaient l'invention de ce jeu criard à un des sages de la Grèce, Archytas, général, philosophe et mathématicien qui vécut au ve siècle avant Jésus-Christ dans l'Italie méridionale, appelée Grande-Grèce dans l'antiquité. Il semble que cet instrument était fort en honneur parmi les jeunes gens; c'est ce que ferait croire une curieuse inscription où l'on lit ces mots : « Cette balle préférée et ce jouet de son enfance, la bruyante crécelle de buis, les osselets si longtemps désirés et cette toupie ronflante, Philoclès les a suspendus comme offrande à Hermès ».



CRÉCELLE.

Le Moulinet.

Les anciens connaissaient-ils le moulinet? C'est probable; on n'en trouve pas cependant de représentation, et il faut arriver au moyen âge pour rencontrer le jouet. C'était assurément un jouet économique : deux planchettes clouées en croix et montées sur un petit pivot au bout d'un long bâton constituaient tout l'instrument; une ficelle permettait de faire remuer les petits bâtons. Le moulinet devait trouver son successeur dans ces petits moulins à vent faits en carton que l'on voit quelquefois encore vendre aujourd'hui dans nos rues.



LE MOULINET.

D'après un manuscrit latin de la Bibliothèque nationale (xve siècle).

Les Échasses.

En revanche, les échasses leur étaient familières. On en attribuait l'invention aux acteurs qui jouaient les rôles du dieu Pan et des satyres, afin qu'ils pussent apparaître en scène avec les jambes minces et effilées de ces divinités que notre Ronsard appelait « chèvres-pied ». Les miniatures du moyen âge nous les montrent à plusieurs reprises, et c'est d'après l'une de ces petites peintures que notre grand archéologue Viollet-Le-Duc représente cet enfant monté sur des échasses. L'épisode le plus célèbre de leur histoire se place au XVII[e] siècle. Les échasses étaient le jeu, l'on pourrait dire le sport favori des habitants de Namur en Belgique. Les gens de Namur se partageaient en deux camps : l'un était celui des Melans; c'étaient les habitants nés dans la plus vieille partie de la ville, à l'intérieur de la première enceinte, qui datait de 1064; l'autre était celui des Avresses; c'étaient les habitants nés entre la première et la seconde enceinte, qui avait été construite en 1414. Chaque année, les deux camps se livraient une bataille acharnée à coups d'échasses; leurs instruments avaient 1 m. 30 de haut; chaque camp avait ses couleurs : les Melans étaient vêtus de jaune et de noir, les Avresses de



LES ÉCHASSES.
D'après un manuscrit du XIII[e] siècle (Viollet-Le-Duc).

rouge et de blanc. L'une de ces batailles, qui souvent étaient meurtrières, celle de 1669, inspira un poète, le baron de Walef, qui la célébra en vers.

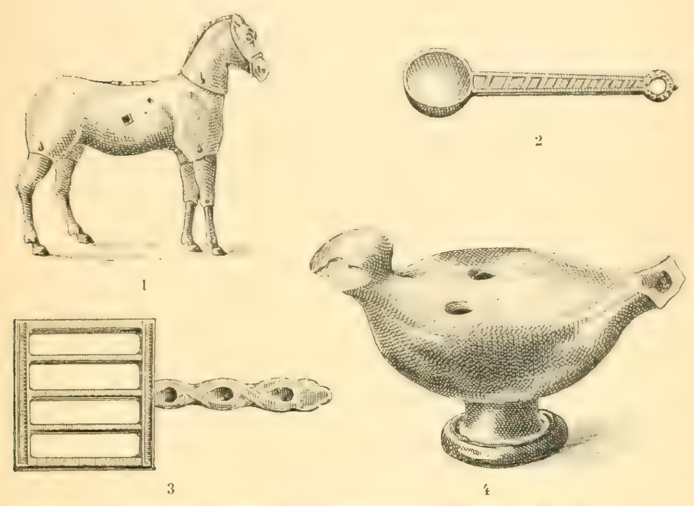
Le Bilboquet.

Un jouet qui paraît assez moderne est le bilboquet; son nom viendrait du mot bille, boule de bois, et du bocquet, signifiant fer de lance; et le jeu justifie ce nom, puisqu'il s'agit de planter une boule au bout d'une tige de fer ou de bois pointue. Le jouet apparaît au XVIe siècle; il figure dans les jeux de Gargantua; il est représenté sur les estampes de Jean Leclerc; il eut un moment un rôle dans l'histoire de France comme le divertissement favori du roi Henri III. « En ce temps (août 1585), écrit le chroniqueur l'Estoile dans son journal, le roi commença de porter un bilboquet, même allant par les rues, et s'en jouait comme font les petits enfants. Et à son imitation les ducs d'Epernon et de Joyeuse et plusieurs autres courtisans s'en accommodaient, qui étaient en ce suivis des gentilshommes, pages, laquais et jeunes gens de toutes sortes; tant ont de poids et de conséquence (principalement en matière de folie) les actions et déportements des rois, princes et grands seigneurs. » Le futur Louis XIII s'amusa encore à ce jeu, en 1626; on représente même à la cour un ballet, le ballet des bilboquets, où, comme le titre l'indique, les danseurs étaient déguisés en bilboquets. Puis le jeu perdit toute sa faveur; il la regagna à la fin du XVIIIe siècle pour quelque temps, mais il n'a jamais


BILBOQUET.

retrouvé la vogue éclatante que lui avait assurée au XVIIe siècle le caprice du roi Henri III.

Voici encore des jeux qui semblent assez modernes : dans le recueil de Leclerc, on voit des enfants



JOUETS DU MOYEN AGE EN BRONZE (FIG. 1, 2, 3) ET EN POTERIE (FIG. 4).

Tous ces objets sont conservés au Musée de Cluny.

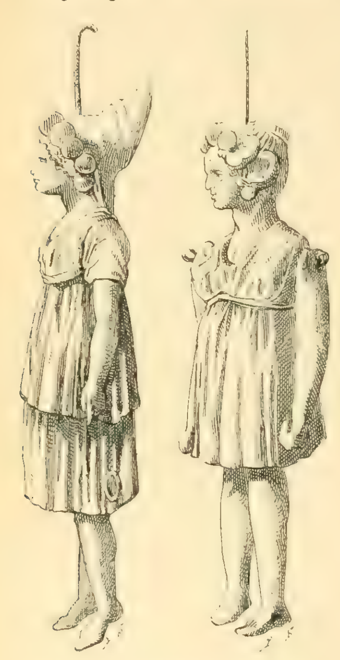
s'amuser à gonfler en y soufflant des vessies, et la gravure est accompagnée de ces méchants vers :

> Souventes fois par facécies
> Ils font enfler des pourceaux les vessies.

Dans l'album du peintre Stella, au XVIIe siècle, des enfants s'amusent à faire ce que l'artiste appelle des « bouteilles de savon ».

La Poupée.

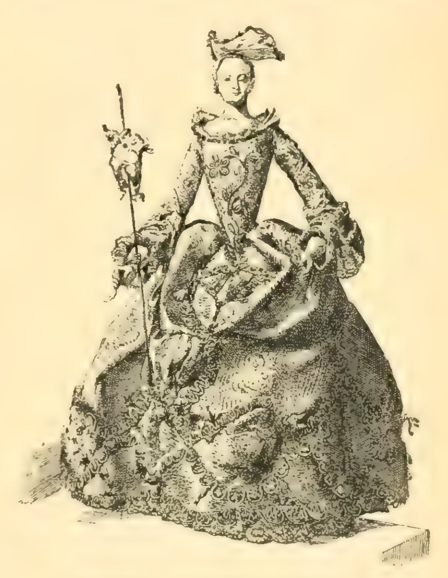
Mais j'ai hâte d'arriver au jouet par excellence : à la poupée, et à tous ses dérivés, c'est-à-dire à tous les jouets qui sont pour l'enfant comme une contrefaçon de la société où ils vivent.



POUPÉES D'ORIGINE GRECQUE.
Terres cuites (Louvre).

On a au musée du Louvre une poupée égyptienne en bois articulée représentant une femme qui broie du grain; c'est dire la vénérable antiquité de ce jouet. Nous possédons un assez grand nombre de poupées grecques et romaines; cela vient de l'usage touchant qu'avaient les anciens d'ensevelir dans la tombe des enfants leurs jouets, de façon à ce qu'ils pussent les retrouver dans l'autre monde. Les filles gardaient leurs poupées jusqu'à leur mariage et les consacraient ce jour-là à la divinité. Un joli passage de Plutarque nous montre la vive affection que les fillettes grecques portaient à leur jouet favori. Dans une lettre à sa femme relative à la mort de leur fille Timoxène, il lui rappelle ce trait touchant de leur enfant, qui priait sa nour-

rice de donner le sein non seulement aux enfants qui jouaient avec elle, mais aussi à ses chères poupées. Le moyen âge n'a eu garde d'ignorer la poupée. Malheureusement, les écrivains de ce temps ne nous ont guère laissé de souvenirs des poupées des grandes châtelaines et des riches bourgeoises; à peine de ci de là peut-on glaner quelques renseignements. C'est ainsi que nous savons par un compte « qu'à Madeleine, fille de Charles VII, on achète une poupée de Paris, faite en façon d'une damoiselle à cheval, et un valet de pied ». La poupée garde la faveur des enfants au XVIe comme au XVIIe siècle; elle figure une dame pour les filles, un beau seigneur pour les garçons.



POUPÉE : RÈGNE DE LOUIS XV.
(Musée Carnavalet).

Le 19 janvier 1606, un seigneur de la cour de Henri IV donne au dauphin Louis un petit gentilhomme, fort bien habillé d'un collet parfumé, enrichi de broderies d'or, les chausses à bande de même; il le peigne et dit : « Je veux le marier à la poupée de Madame » (sa sœur). Voici une poupée du XVIIIe siècle, elle est vêtue de la robe à panier

si fort à la mode, elle tient à la main une houlette; c'est soi-disant une bergère.

Naturellement dans tous les temps elle est vêtue à la mode de l'époque où elle vit. Voyez cette poupée de la Restauration avec son grand chapeau; elle se présente à nous comme une élégante de 1825; mais elle a les pieds fixés au sol par une planchette. Il en est de même de la poupée du XVIIIe siècle, comme probablement de celles qui l'ont précédée, comme de ces poupées que Claude de France, duchesse de Lorraine, demandait à Paris en 1571, pour en faire cadeau à la fille de la duchesse de Bavière. Avec la seconde moitié du XIXe siècle, la poupée acquiert son indépendance; c'est d'abord la poupée de luxe qui devient une poupée articulée, puis les perfectionnements passent jusqu'à la poupée à bon marché. En 1824 le sieur Maëlzel, l'inventeur du métronome, a pris un brevet pour l'invention des poupées parlantes. Les filles ont commencé par dire seulement papa, maman; aujourd'hui, à l'aide d'un petit phonographe caché dans leur corps, elles peuvent être beaucoup plus loquaces. L'une des poupées apportée par le président de la République Félix Faure à la grande-duchesse Olga, fille aînée du tsar Nicolas II, tenait ces propos : « Bonjour, ma chère petite maman. As-tu bien dormi, cette nuit? » chantait l'air de Marlborough, celui de « Ah! mon beau château », et récitait un monologue.

Nos musées possèdent quelques beaux spécimens de poupées postérieures au XVIe siècle; il ne faut pas trop se hâter de les considérer comme des jouets; il se peut que ce soit souvent ce que l'on appelait au XVIIe et au XVIIIe siècles des poupées de modes. C'était alors la coutume à Paris de vêtir

d'assez grandes poupées des dernières créations des tailleurs qui à cette époque habillaient les



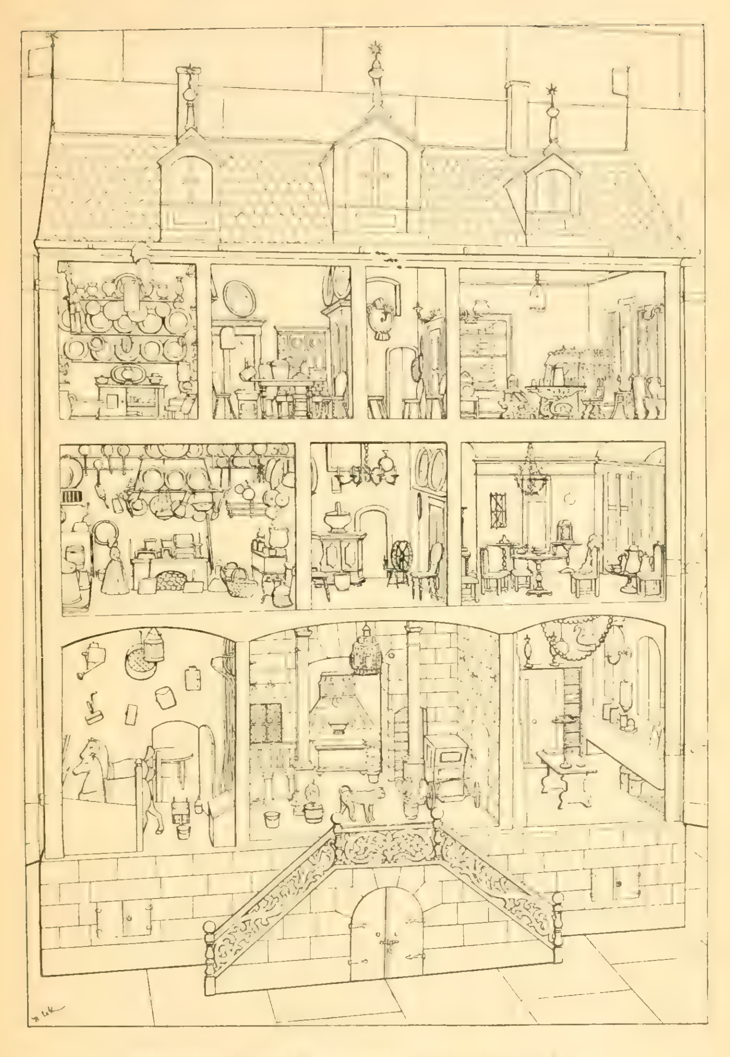
JOUETS D'ENFANTS SOUS LA RESTAURATION.

D'après une lithographie de Boilly (1761-1845) (*les Jouets du Jour de l'An*), exécutée en 1824.

femmes, puis plus tard des grandes couturières, et de les envoyer dans les pays étrangers où elles servaient de modèles ; c'était en somme l'équivalent

des journaux de modes aujourd'hui répandus à profusion dans l'univers entier. La tradition veut que, pendant les guerres du xvii[e] et du xviii[e] siècles, les généraux des armées en présence aient galamment respecté le passage à travers les combattants de ces voyageuses de plâtre et de carton, souvent plus heureuses à cet égard que n'auraient pu l'être les belles dames qui allaient imiter leurs atours.

Ce qui s'est le plus modifié dans la poupée au cours des âges a été son procédé de fabrication. Elle fut d'abord un petit être de terre cuite ou de bois, avec un torse à peine esquissé, des bras et des jambes informes, une tête sans caractère où des traits faits au pinceau indiquaient d'une manière toute conventionnelle les accidents du visage. Il n'en a pas fallu davantage pour amuser les petites filles pendant de longs siècles, et c'est à peine aujourd'hui que l'on commence à voir disparaître un autre type de poupée, lui aussi vieux comme le monde, le poupard en carton, sans bras ni jambes, avec une face niaise où des taches d'un rose criard indiquaient les joues, des points bleus les yeux, une barre rouge les lèvres, et deux plaques noires séparées par une raie blanche la chevelure. A partir du moyen âge, les poupées sont faites de plâtre ou de carton durci ; beaucoup d'ailleurs durent continuer à être taillées dans le bois. Puis un grand progrès fut réalisé quand on imagina de fabriquer le corps et les membres de la poupée avec de petits sacs de toile qu'on remplit de son ; la tête se faisait à part en cire, ou bien en plâtre moulé ou encore en carton ; et les cheveux étaient faits d'une petite perruque de filasse qu'on fixait au crâne par quelques clous; mais elle restait inexpressive, et c'était juger



MAISON DE POUPÉE ALLEMANDE AU XVIIe SIÈCLE.

Conservée au Musée Germanique de Nuremberg. L'original a environ 1 m. 25 de haut.

médiocrement la beauté d'une femme que de dire qu'elle avait une tête de poupée. Enfin, vers 1840, se fit le grand progrès : on imagina de fabriquer des têtes de poupée en porcelaine; on abandonna la poupée de son; on lui fit des membres bien dessinés; on les articula; elle put s'asseoir, se lever, marcher; elle acheva de devenir un jouet presque scientifique, avec les mécanismes qu'on lui mit dans le corps : petit appareil pour ouvrir ou fermer les yeux, petit soufflet pour pousser des cris plus ou moins articulés. Elle cessa de figurer uniquement la femme ou l'homme, et le bébé à son tour se présenta sous l'aspect d'une poupée, avec une vérité si frappante que, pour peu qu'on soit myope ou distrait, on peut s'y laisser prendre et adresser la parole à un bébé de porcelaine tandis que l'heureuse propriétaire du jouet rit aux éclats de la bévue.

Le ménage de la Poupée.

De bonne heure, la poupée fut un être exigeant; presque aussitôt qu'elle fut née, il lui fallut vêtements, ménage, habitation, voiture, que sais-je encore! Dès l'antiquité, nous savons qu'on fabriquait pour elle de petits ménages; il en fut de même au moyen âge. Un chroniqueur carolingien mentionne un berceau de poupée, et l'historien de la vie de sainte Élisabeth nous raconte que la princesse distribuait aux enfants des jouets en forme de petites marmites. Au XVIe siècle, voici Claude de France, duchesse de Lorraine, qui demande à l'orfèvre Hotmann de lui envoyer « un petit ménage d'argent tout complet de buffets, pots, plats, écuelles et telles

autres choses, comme on les fait à Paris ». Un demi-siècle plus tard, le cardinal de La Valette offre à Mlle de Bourbon, sous le règne de Louis XIII, une poupée « avec la chambre, le lit, tout le meuble, la toilette et bien des habits à changer ». C'était d'ailleurs la mode à ce moment des chambres de poupées. Le chroniqueur Tallemant des Réaux nous raconte que « le cardinal de Richelieu donna à Mme d'Enghien une petite chambre où il y avait six poupées. Mlle de Rambouillet, Mlle de Bouteville et autres jouaient avec elles. On déshabillait et on couchait tous les soirs les poupées; on les rhabillait le lendemain; on les faisait manger; on leur faisait prendre médecine. Un jour, il fut question de les baigner, et on eut bien de la peine à éviter un désastre!

Une chambre, c'est peu pour une poupée élégante : il leur fallut bientôt des maisons tout entières; dans les musées hollandais et allemands, on voit des maisons de plus d'un mètre de haut, coupées par le milieu et présentant tous les étages d'une habitation à l'usage de poupée, depuis la cave jusqu'au grenier, en passant par la cuisine, la salle à manger, les chambres à coucher, les chambres de parade, et même les endroits les plus retirés : car rien n'est oublié dans ces jouets coûteux, qui ne furent assurément réservés qu'à quelques enfants riches. Il est d'ailleurs probable, vu leur admirable état de conservation, qu'ils se rangèrent dans la catégorie de ces jouets luxueux qu'on regarde, mais qu'on ne manie jamais.

C'est à ce type de jouets que répondit, au XVIIe siècle, une chambre de poupée dont les contemporains nous ont laissé la description comme d'une merveille. En 1675, Mme de Thianges offrit pour

étrennes au duc du Maine la fameuse « Chambre du sublime ». « C'était une chambre toute dorée, grande comme une table. Au-dessus de la porte, il y avait en grosses lettres : *Chambre du sublime.* Au dedans, un lit et un balustre, avec un grand fauteuil dans lequel était assis M. le duc du Maine, fait en cire fort ressemblant. Auprès de lui, M. de La Rochefoucault, auquel il donnait des vers à examiner. Autour du fauteuil, M. de Marsillac et M. Bossuet, alors évêque de Condom. A l'autre bout de l'alcôve, Mme de Thianges et Mme de La Fayette lisaient des vers ensemble. Au dehors du balustre, Despréaux avec une fourche barrait la route à sept ou huit méchants poètes, Racine était auprès de Despréaux, et un peu plus loin La Fontaine à qui il faisait signe d'avancer. Toutes ces figures étaient de cire en petit et chacun de ceux qu'elles représentaient avait donné la sienne. »

J'imagine que le duc du Maine, qui avait à cette date cinq ans, regarda quelques instants cette admirable Chambre du sublime, puis s'en retourna ramasser peut-être dans un coin de la pièce où il se trouvait quelques-unes de ces poupées que, nous dit le poète Colletet qui vivait au milieu du XVIIe siècle, on trouvait à la foire pour deux ou trois sous :

Figures faites de cire,
Dont les pieds et les mains par art
Branlent sur un fil de richart (fil d'Archal).

Pantins et Marionnettes.

Ces petites figures de cire allaient avoir au XVIIe siècle une postérité mémorable dans le fameux « pantin ».

« Dans le cours de l'année dernière, écrit en 1746 l'avocat Barbier dans son journal, l'on a imaginé à Paris des joujoux qu'on appelle pantins. C'était d'abord pour faire jouer les enfants; mais ils ont servi à amuser tout le public. Ce sont de petites figures faites de carton, dont les membres séparés, c'est-à-dire taillés séparément, sont attachés par des fils pour pouvoir jouer et remuer. Il y a un fil derrière qui répond aux différents membres, et qui, faisant remuer les bras, les jambes, et la tête, et la figure, la font danser. Ces petites figures représentent Arlequin, Scaramouche, mitron, berger, bergère, et sont peintes en conséquence de toute sorte de façons. Il y en a eu de peintes par de bons peintres, entre autres par M. Boucher, un des plus fameux de l'Académie, et qui se vendaient fort cher. ... Ce sont ces fadaises qui ont occupé et amusé tout Paris, de manière qu'on ne peut aller dans aucune maison sans en trouver de pendus à toutes les cheminées. On en fait présent à toutes les femmes et filles, et la fureur en est au point qu'au commencement de cette année toutes les boutiques en sont remplies pour les étrennes. Cette invention n'est pas nouvelle; elle est seulement renouvelée, comme bien d'autres choses; il y a vingt ans que cela était de même à la mode [1].



PANTIN.

1. Barbier aurait pu reculer encore l'origine du pantin. L'antiquité le connaissait; le poète Horace le mentionne : « Tes vices, lit-on dans une de ses satires, te conduisent comme ces jouets de bois qui remuent de mouvements inconscients quand on tire la ficelle. » Et l'écrivain Apulée, au IIe siècle de l'ère chrétienne, est plus précis encore : « Voyez,

Il y a une chanson de caractère consacrée sur cette petite figure.

Que Pantin serait content
S'il avait l'art de vous plaire;
Que Pantin serait content
S'il vous plaisait en dansant.
C'est un garçon complaisant,
Gaillard et divertissant,
Et qui, pour vous satisfaire,
Se met tout en mouvement.

Cette sottise a passé de Paris dans les provinces. Il n'y avait point de maison de bon air où il n'y eût des pantins de Paris. Les plus communes de ces bagatelles se vendaient d'abord 24 sols.

« Comme cela est parvenu à un certain excès parce que tout le monde en a, petits ou grands, cela tombe de même et cela devient insipide. »

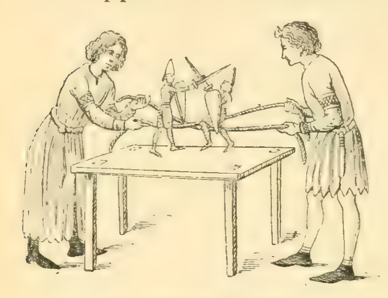
Quant au nom donné à ces figurines, voici comment on a tenté de l'expliquer. Ce serait le nom même de la ville de Pantin, alors un simple village, dont les habitants, ainsi qu'en témoigne le quatrain suivant emprunté, paraît-il, à une vieille chanson, passaient pour d'excellents danseurs :

Ceux de Pantin, de Saint-Ouen, de Saint-Cloud,
Dansent bien mieux que ceux de La Villette.
Ceux de Pantin, de Saint-Ouen, de Saint-Cloud,
Dansent bien mieux que ceux de chez nous.

Le pantin nous conduit naturellement à la marion-

écrit-il dans le Traité du Monde, ceux qui représentent au moyen de figures de bois les hommes et tous leurs gestes; ils tirent un certain fil correspondant au membre qu'ils veulent faire mouvoir; la tête fait un signe; les yeux tournent; les mains accomplissent l'acte demandé, et l'ensemble figure assez bien un être vivant. »

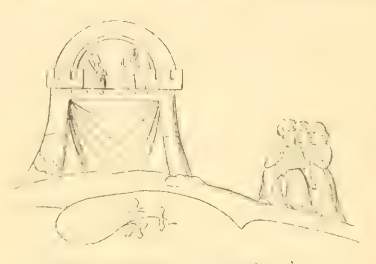
nette. Un savant auteur, M. Ch. Magnin, a consacré à leur histoire un livre célèbre. Vous les trouvez déjà dans l'antiquité, et ce sont elles qui nous ont donné Polichinelle et ses compagnons. On raffolait d'elles à Athènes dès le temps de Platon, où des montreurs de marionnettes allaient donner des représentations chez les riches particuliers. On vit mieux, paraît-il : les archontes au IVe siècle ont autorisé l'apparition d'acteurs de bois sur le théâtre de Bacchus. Les Grecs d'Asie Mineure partageaient le goût des Athéniens pour ce divertissement; ne raconte-t-on pas en effet, que le roi de Syrie, Antiochus IX, avait un théâtre où il faisait mouvoir des figures hautes de cinq coudées, richement vêtues d'or et d'argent, « si bien qu'il ne lui resta plus de quoi subvenir à l'entretien de ses machines de guerre? »



LES MARIONNETTES.
D'après le manuscrit de Herrade de Landsberg (XIIe siècle).

Nous revoyons les marionnettes au moyen âge; Viollet-le-Duc, d'après un vieux manuscrit du XIIe siècle, a reconstitué une scène charmante où l'on voit deux marionnettes costumées en chevaliers combattre l'une contre l'autre; des ficelles tenues par les deux enfants leur permettent de diriger à leur gré les mouvements des combattants. Bien plus, le moyen âge semble déjà, si l'on en juge par une autre miniature, avoir donné à ses théâtres de marionnettes la forme que nous prêtons aux

nôtres. La vogue des marionnettes ne faiblit pas au xvie siècle ; par les rues, de pauvres diables de musiciens s'arrêtent et font danser au son de leurs instruments de petites marionnettes reliées par des ficelles à leur genou, divertissement qu'une charmante estampe de Carle Vernet nous montre encore en usage à la fin du xviiie siècle. A la foire Saint-Germain, au xviie siècle, un carré spécial est réservé aux montreurs de marionnettes ; alors s'illustre Brioché, qui mérite d'être appelé devant le dauphin au château de Saint-Germain ; il y reste trois mois, de septembre à novembre 1689, et, pour avoir diverti les enfants de France, il reçoit 1365 livres et il retourne au Pont-Neuf où il résidait d'ordinaire. L'écrivain Furetière, dans le Roman Bourgeois, nous raconte la plaisante histoire du laquais qui s'était attardé à regarder les artistes de Brioché et les avait pris naïvement pour de véritables personnes. « Le laquais s'en retourna sans réponse. Son maître lui demanda où il s'était diverti si longtemps. — Je me suis arrêté, à voir de petites demoiselles pas plus hautes que cela, dit le laquais (en montrant la hauteur de son coude) que tout le monde regardait au bout du Pont-Neuf et qui se battaient. — Or, ce beau spectacle qu'il avait vu était la montre des marionnettes qu'il croyait ingénuement être de chair et d'os. » — Et cependant les marionnettes couraient aussi la province. C'est en



MARIONNETTES AU XIVe SIÈCLE.
D'après un manuscrit français, conservé à la Bibliothèque bodléienne d'Oxford (Wright).

effet la distraction que, dans la pièce de Molière, la railleuse servante Dorine promet à sa jeune maîtresse si d'aventure elle consent à épouser Tartuffe.



LES MARIONNETTES.

Au xviiie siècle, les marionnettes à Paris continuent à tenir leur place à la foire Saint-Germain, puis à la foire Saint-Laurent; elles passent ensuite au boulevard du Temple avec Nicolet, le fameux entrepreneur de spectacles; puis on les retrouve au Palais-Royal. Le beau monde leur fait encore bon accueil; Voltaire leur donne l'hospitalité au château de Cirey; l'auteur de tant de tragédies précieuses rit aux larmes en voyant représenter la pièce « où la femme de Polichinelle croit faire mourir son mari en chantant foguana! foguana! » A la fin de ce siècle, un Lyonnais, Laurent Mourguet, imagine sur son petit théâtre d'introduire un personnage auquel il donne le nom de Guignol. D'abord confiné dans sa ville natale, Guignol arrive au début du xixe siècle à Paris; dans son costume d'ouvrier lyonnais à la veille de la Révolution, il rend aux marionnettes une part de leur vogue. Son nom devient celui de tout



GUIGNOL.

Dans le costume d'ouvrier lyonnais du xviiie siècle que le personnage portait à l'origine.

théâtre de ce genre, et les commerçants ingénieux fabriquent, pour l'appartement, des Guignols de proportions réduites.

Jouets militaires.

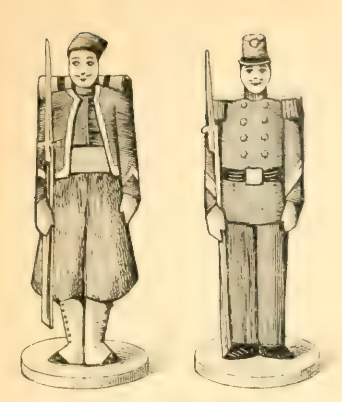
De tout temps la poupée a été le jouet des fillettes; depuis un siècle et demi, le soldat semble devenu l'un des jouets préférés des garçons. Ce n'est pas que les époques antérieures ne l'aient connu; mais alors les fils de roi eux-mêmes devaient se contenter d'armées de terre cuite ou de poterie. Louis XIV fut mieux partagé : un sculpteur de Nancy, Charles Chassel, associé à l'orfèvre Merlin, lui modela toute une armée d'argent, cavalerie, infanterie et artillerie, qui coûta 50 000 écus; beaux jouets qui, lorsque le roi à la fin du règne vit ses ressources s'épuiser, finirent aux creusets de la Monnaie. Pour son fils, le dessinateur ordinaire des ballets du roi, Henri de Gissey, fit une armée de carte qui lui fut encore payée près de 30 000 livres. On se préoccupait en même temps de faire venir d'Allemagne au royal enfant d'autres jouets militaires. « Je vous conjure, écrivait Colbert en 1669 à l'un des envoyés du roi en Allemagne, de vous souvenir de ces petits armements, comme pièces d'artillerie, figures d'hommes et de chevaux, que je vous ai prié de faire faire par les maîtres les plus industrieux d'Augsbourg et de Nuremberg pour servir aux divertissements de Mgr le Dauphin. A quoi il me semble que l'on pourrait ajouter une petite attaque de place d'une jolie invention et qui fût bien exécutée... »

Tous ces jouets agréaient fort au dauphin; dès 1666,

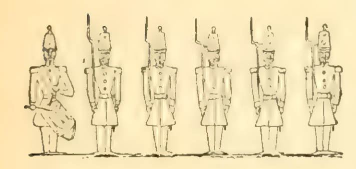
une médiocre gazette rimée du temps, la *Muse de Cour*, nous révèle dans ces méchants vers le plaisir que l'enfant prenait à ces jeux militaires :

Est-il vrai ce qu'on dit avec tant d'assurance,
Que, faisant tirer nos canons,
Vous avez fait trembler un maréchal de France?
Certes, nous nous en étonnons.
Quoi! M. de Grand-Mont, en entrant dans la salle
Où vous campez tous vos soldats,
Lui que sa valeur martiale
Rendait intrépide aux combats,
Vous l'avez effrayé de votre artillerie
Pour un peu de papier qui vola dans ses yeux,
Et vous en avez fait une raillerie!
Hé! que ferez-vous, je vous prie,
Quand vous serez plus vieux?

En somme, jusqu'au xviiie siècle, les armées enfantines furent faites de terre, de carte, de bois, rarement de plomb, semble-t-il, et, pour les enfants princiers, parfois d'argent. Mais, à partir de la seconde moitié du xviiie siècle, ce fut le plomb qui l'emporta dans cette fabrication; on conserva cependant assez longtemps encore pour les jouets à bon marché le carton, la figurine étant découpée, puis collée sur un petit morceau de bois pour lui permettre de se tenir debout; on peut même voir au Musée de l'Armée une collection formée par un amateur qui représente ainsi toute l'armée de Napoléon Ier. Le bois resta longtemps encore aussi en usage; on retrouverait peut-être aujourd'hui, dans quelque boutique de petite ville ou de village, des boîtes ovales qui renferment les naïfs soldats taillés à coup de serpe dans un morceau de sapin et grossièrement bariolés. N'en médisons pas trop; de



SOLDATS DE BOIS.



SOLDATS DE FER PLAT.



SOLDATS DE PLOMB DE 1789.
Collection Dablin.

braves gens les utilisèrent pour se perfectionner dans l'étude des théories militaires. « Étant caporal, écrit dans ses cahiers le capitaine Coignet, je devins fort pour montrer l'exercice. J'avais fait emplette de 200 petits soldats de bois que je faisais manœuvrer. » Le fer battu fut longtemps employé également à la confection de ces soldats de pacotille; nos enfants ne connaissent plus guère le petit soldat plat et grêle découpé dans une lame de fer blanc. C'est cependant de ce métal que fut faite, en 1845, la grande collection qui représentait l'armée russe et qui fut présentée au tsar Nicolas Ier.

Mais le soldat de plomb a tous les jours un peu plus l'avantage. C'est à Nüremberg, au milieu du XVIIIe siècle, chez le fabricant Georges Hilparth, qu'il prit nais-

sance, et, paraît-il, il provoqua l'admiration du roi de Prusse Frédéric II. Il resta d'abord un jouet assez coûteux, réservé aux enfants riches; mais, dans les dernières années, son usage s'est généralisé.

Les animaux.

Le plomb est devenu la matière employée pour une foule de jouets, tels que chasses, bergeries, fermes, etc. Pendant des siècles, ici encore, pour la représentation des animaux ou des objets usuels, la matière employée avait été la terre; on a retrouvé dans les tombeaux antiques, à côté des poupées, quantité d'autres objets en terre cuite, oiseaux, lièvres (le lièvre apprivoisé tenait dans beaucoup de familles athéniennes la place de notre chat domestique), tortues, grenouilles, singes, serpents, etc., et d'autre part nous savons que les enfants renfermaient souvent ces petits animaux dans le ventre d'un cheval qui, sous le nom de Cheval de Troie, avait ainsi pour les enfants des anciens le rôle de l'Arche de Noé pour les nôtres. Au XVIIe siècle, le petit Louis XIII s'amusait encore à de nombreux jouets de poterie; on relève ainsi dans la liste de ses « marmousets », comme on disait encore, des petits chiens, des renards, des blaireaux, des bœufs, des vaches, des écureuils, des chiens couchés, des moutons, des chevaux, des lévriers tenus en laisse par un valet de chasse.

On peut dire que le jouet de poterie a complètement disparu; il n'en est pas de même du bois, encore employé pour les jouets des tout petits. Depuis une trentaine d'années, une nouvelle matière

est usitée : c'est le caoutchouc, qui sert à faire non seulement des animaux, mais aussi des poupées. Les animaux en carton moulé, montés sur une boîte à soufflet dont le son prétend vaguement imiter le cri de l'animal, datent du premier Empire; et ce n'est que vers 1840 que l'on a commencé à vendre des animaux couverts de peau.

L'animal qui a le mieux bénéficié de cette recherche naïve du réalisme est le cheval. Longtemps le cheval fut un bâton; au xve siècle, une miniature nous le montre sous la forme d'un bâton terminé par une tête de cheval harnachée; c'est encore ainsi qu'il figure dans les jouets rangés dans la boutique d'une marchande hollandaise au xviie siècle. Puis on imagina de l'installer sur une planchette de bois munie de roulettes, et enfin, au début du xixe siècle, on fit basculer le support. Le roi de Rome fut un des premiers à posséder un cheval de bois à bascule. En 1824, il figure à côté de la grande poupée, du chariot, du Polichinelle, du poupard et du mouton, dans la spirituelle lithographie de Bailly intitulée les « Jouets du jour de l'an ». Deux ans auparavant avaient été pris les premiers brevets de chevaux mécaniques, qui devaient bientôt s'installer victorieusement à côté du cheval de bois dans les magasins de jouets et... dans les rêves des enfants pauvres : car, pour beaucoup de petites bourses, il demeure un jouet coûteux.

Jouets instructifs.

Enfin, il y a toute une catégorie de jouets dont il faut dire un mot : ce sont ces jeux qu'on peut

appeler instructifs. Ce serait une erreur de croire que nos contemporains ont été les premiers à poursuivre cette chimère d'utiliser pour l'instruction des enfants les jouets où ils se plaisent. Le jeu de patience ne date pas d'hier, les anciens avaient déjà des jeux de ce genre. « On composait des mosaïques avec des cailloux triangulaires et carrés. On écrivait des mots avec des lettres d'ivoire ou de buis » (Richter). De là au puzzle il n'y a qu'un pas.

L'un des jeux qu'on a prétendu tirer le plus à l'instruction des enfants, c'est le vénérable jeu d'oie « renouvelé des Grecs ». Il était pratiqué dès le moyen âge et fut très en faveur au XVIIe siècle; il était alors honnêtement aimé pour lui-même. Mme de Sévigné se réjouissait de voir sa fille se plaire à ce jeu, mais c'était pour des raisons qui n'avaient rien à voir avec l'instruction de Mme de Grignan. « Je voudrais bien, écrit-elle à sa fille, que vous n'eussiez joué qu'à ce jeu-là et que vous n'eussiez pas tant perdu d'argent. » Et je crois bien que c'est aussi uniquement le plaisir du jeu qui occupe ces trois enfants dans l'aimable tableau de Chardin.

Mais les pédagogues s'en mêlèrent, et, pendant près de deux siècles, ils adaptèrent ce pauvre jeu d'oie à toutes sortes d'usages. Un érudit, M. Franklin, a relevé les titres d'un grand nombre d'adaptations de ce jeu; on voit qu'on l'applique aux matières les plus étranges; il doit familiariser l'enfant avec la morale (*le jeu des aveugles présenté aux mondains aveuglés par les péchés*; celui-ci est dû à un curé); avec le blason, avec l'histoire (*jeu chronologique, utile pour apprendre la suite des siècles et ce qui est arrivé de remarquable en chacun*); avec l'art militaire (*les délassements des élèves de Mars*, *un nouveau jeu*

militaire pour apprendre à la jeune noblesse les principaux termes de la guerre 1718); avec la glorieuse histoire du roi Louis XIV (*le divertissement royal sur les vertus héroïques de Louis XIV, roi de France et de Navarre*); avec la géographie (*émulation française, ou*



LE JEU DE L'OIE.

D'après un tableau peint par Chardin (1699-1779) en 1743, gravé en taille douce par Surugue en 1745.

description historiographique du royaume de France, jeu aussi utile que curieux); avec le droit (*l'école des plaideurs*); avec la marine (*nouveau jeu de la marine 1719*), etc., etc.

Il était réservé à notre siècle de développer dans de larges proportions ce qu'on peut appeler le jouet

scientifique. On peut classer dans cette rubrique tous les jeux qui sont munis d'un mécanisme plus ou moins compliqué ou qui dérivent d'une application des lois scientifiques. Le jouet mécanique apparaît de bonne heure. Le chroniqueur Guillebert de Metz, dans sa description de Paris qui date de 1434, nous cite parmi les ouvriers de Paris un potier « qui tenait des rossignols chantant en hiver ». Au XVIIe siècle, le jeune Louis XIII s'amuse d'une « grenouille artificielle », et sa mère, en 1609, lui donne « un instrument fait à Nuremberg, en forme de cabinet, où il y avait un grand nombre de personnages faisant diverses actions par le mouvement du sable au lieu de l'eau ». On pourrait à la rigueur mettre au nombre des jouets mécaniques les automates de l'ingénieur Vaucanson, à la fin du XVIIIe siècle. Cependant quelques-uns des jouets mécaniques du premier Empire sont encore bien simples. C'est par exemple des joueurs de volant, des menuisiers, un charron, un rémouleur, une femme conduisant des oies, tous jeux n'exigeant que des mouvements intérieurs très simples. Il y a loin de là encore aux petites merveilles de mécanique dues à l'emploi de ressorts d'horlogerie qu'on voit à chaque instant fonctionner sur nos boulevards. Mais le triomphe de l'industrie du jouet en ce genre, ç'a été le chemin de fer avec ses dérivés, voiture automobile, navire de guerre, etc.

La Lanterne magique et ses dérivés.

D'assez bonne heure, la lumière a fourni des ressources à l'amusement des enfants. L'antiquité

ne paraît pas avoir connu de jouets à ranger dans cette catégorie; mais dès le xiiie siècle Roger Bacon invente la lanterne magique; il est vrai qu'elle ne devint guère d'un usage courant qu'au xviiie siècle. Les estampes nous montrent souvent le petit Savoyard installant dans la rue sa lanterne magique; c'est un cabinet noir à l'intérieur duquel est la lanterne et où l'on a vue sur un écran par des ouver-



Le magicien. Le cuisinier.

OMBRES CHINOISES

tures pratiquées dans la légère paroi. Puis, ce furent les ombres chinoises; il semble qu'il faille en reporter l'origine à l'enseigne des barbiers et des pâtissiers à la fin du xvie siècle et au début du xviie. Une petite roue mue par la flamme et la fumée de la lanterne actionnait de petites figurines de carte derrière le verre; c'était surtout des soldats. L'usage de ce divertissement se répandit à Paris dans la seconde moitié du xviiie siècle. « Je ne connais pas de spectacle plus intéressant pour les enfants »,

écrivait Grimm en 1770. Un industriel ingénieux, Séraphin, créa un théâtre d'ombres chinoises qui eut longtemps la vogue et fut fermé seulement en 1870.

Le public, pendant la Restauration, s'engoua pendant quelques années du kaléidoscope, tube de quelques centimètres de long où de petits carrés de papiers multicolores, vus en transparence et continuellement déplacés par les mouvements qu'on im-



Le pompier. Le tambour de village.

OMBRES CHINOISES

primait à l'appareil, formaient une quantité prodigieuse de combinaisons géométriques. Un peu plus tard on inventa le phénatisticope, précurseur du cinématographe. En faisant tourner devant une lampe des bandes sur lesquelles étaient dessinées les différentes attitudes d'un personnage en mouvement, tel qu'un cavalier ou bien un sauteur de corde, on reconstituait assez bien les mouvements de la figurine pour donner l'impression qu'elle était véritablement animée. Enfin vinrent les jouets électri-

ques; les premiers remontent naturellement à la fin du XVIIIe siècle, époque des premières applications pratiques de cette force; un des premiers jouets de ce genre, créé à l'époque de Louis XVI, fut une course de chevaux où les animaux tournaient, actionnés par un courant électrique.

La fabrication des jouets est devenue une industrie importante. Il n'en a pas toujours été ainsi. Nous ignorons ce qu'il en était dans l'antiquité; au moyen âge, cette industrie semble s'être partagée entre les tabletiers du Limousin, les sculpteurs du Jura, les ouvriers de Nuremberg, tous pays de forêts, ce qui s'explique, puisque un grand nombre de jouets était fait en bois. Paris ne fabriquait guère alors que de petites flûtes de buis, des sifflets, des billes, des billards, longs bâtons propres à jouer au mail. Cette fabrication était le propre de la corporation des vanniers tourneurs. Voici comment au XVIIIe siècle fonctionnait cette industrie, d'après le Dictionnaire des arts et métiers (1766) : « Il y a deux sortes de bimbelots (c'est ainsi qu'on appelait souvent alors le jouet), les uns qui consistent en petits ouvrages fondus d'un étain de bas aloi ou de plomb : telles sont toutes les petites pièces qu'on appelle ménages d'enfants; les autres consistent dans toutes ces bagatelles, tant en bois qu'en linges, étoffes et autres matières dont on fait des jouets, comme poupées, carrosses. » On appelait poupetiers ceux qui fabriquaient les poupées, balloniers ceux qui faisaient les ballons. Les jouets compliqués venaient d'Allemagne ou d'Angleterre. Au début du XIXe siècle, l'Allemagne conservait le monopole de l'industrie des jouets de bois. « C'est de la Forêt-Noire, lit-on

dans un journal, le *Bon Génie*, en 1826, dans le petit pays de Sonnenberg, dans les environs de Nuremberg, de Stuttgard, qu'il faut visiter, au milieu de la campagne, des bois et des montagnes, ces ateliers de peintres, de sculpteurs et de mouleurs en carton qui



BOUTIQUE DE JOUETS EN HOLLANDE AU XVIIe SIÈCLE.

D'après une gravure en taille-douce tirée du recueil des Poésies morales du poète hollandais Cats publié en 1665.

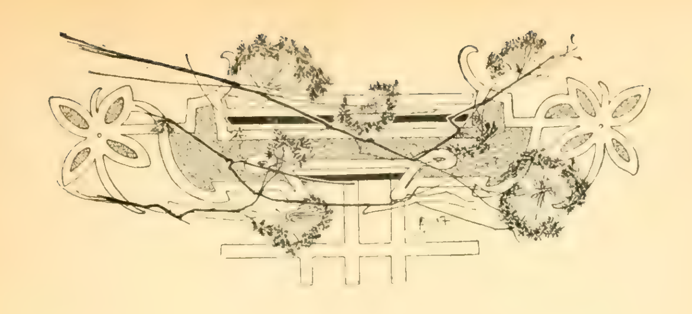
nous envoient toute cette infinité de jouets. C'est surtout en hiver que l'on trouve des familles entières occupées à la confection des joujoux appelés joujoux d'Allemagne. » Aujourd'hui c'est encore l'Allemagne qui fabrique surtout les soldats de plomb, et tous les jouets faits de cette matière, et beaucoup de jouets à bon marché; les jouets de luxe sont dus surtout à l'industrie parisienne.

Pendant longtemps, les jouets où intervenait l'étoffe, tels que les poupées, furent vendus par les merciers; les autres, ceux où intervenait le métal, étaient vendus par les miroitiers, lunetiers et bimbelotiers. A Paris, la galerie du Palais était un des endroits où se faisait de préférence le commerce des jouets. Au xv[e] siècle, nous conte un poète latin, l'Artésan, dans une curieuse description qu'il nous a laissée de Paris, on y trouvait des poupées qui faisaient déjà l'admiration des curieux; plus tard, on voit le futur Louis XIII venir y acheter un carrosse. Mais il semble bien que le commerce des jouets n'était qu'accessoire; il a fallu attendre le xix[e] siècle pour voir se créer des magasins uniquement réservés à ce trafic.

Mais quel spectacle aussi qu'un magasin de jouets actuel! Quelle variété d'objets amusants proposés à nos enfants! Si d'aventure il ne subsistait de notre civilisation qu'un grand magasin de jouets, il serait, je crois, possible de reconstituer d'après lui presque toute notre société. Cette prodigieuse extension de l'industrie des jouets et l'abaissement de leurs prix, qui permet à un enfant de condition modeste d'avoir aujourd'hui des jouets qu'eussent enviés autrefois jeunes princes et petites princesses, c'est peut-être là les deux traits les plus marqués de l'histoire des jouets de notre temps.

SECONDE PARTIE

Les Jeux des hommes



I

Les Jeux d'exercice et les Jeux d'adresse.

En matière de jeux, les hommes trouvent leurs divertissements dans les exercices physiques, les jeux de hasard et les jeux de combinaison.

Les Sports.

On donne en général aujourd'hui aux exercices physiques le nom de sport, mot anglais dérivé d'ailleurs d'un vieux mot français dont le sens était ébattement, divertissement.

L'un de ceux qui devaient naturellement se présenter des premiers à l'esprit des hommes était la lutte corps à corps. Chez les anciens, la lutte figurait au premier rang des exercices pratiqués dans les gymnases. « Le caractère distinctif de la lutte, écrit

l'historien Richter, c'était d'être un combat où deux adversaires rivalisaient de force, mais suivant certaines règles. Il n'était pas permis de se battre sans les observer; il y avait des coups interdits et il était défendu de mordre... Avant de commencer, on se frottait le corps d'huile et on se saupoudrait de sable, ou bien on se roulait tout simplement dans l'arène. » On voit donc que les lutteurs antiques combattaient nus. L'écrivain ancien, Lucien, qui vivait au IIe siècle après Jésus-Christ, nous explique la raison de ces pratiques : « Apprends maintenant pourquoi on a répandu ici cette poussière et cette terre glaise qui te paraissent ridicules : c'est d'abord pour que les chutes ne soient pas trop dures; le sable mou les rend inoffensives; en second lieu, les corps en sueur, quand ils sont couverts de terre glaise, deviennent aussi glissants que des anguilles; cela n'est ni inutile ni ridicule, mais cela développe grandement la force et l'élasticité des lutteurs, qui sont tenus de faire des prises vigoureuses pour ne pas laisser échapper leurs adversaires glissants. Et, tu peux m'en croire, ce n'est pas une chose facile que d'enlever en l'air un homme couvert d'huile, de poussière et de sueur, et qui se débat de toutes ses forces pour s'échapper et couler hors de tes bras. Le sable, au contraire, sert à empêcher qu'on te glisse hors des mains pendant la lutte; après avoir appris à tenir solidement un adversaire couvert d'un enduit glissant, on s'exerce en effet à s'échapper des mains de celui qui vous tient, même quand il vous tient ferme. D'autre part, le sable répandu sur la peau arrête la trop grande abondance de sueur et conserve ainsi les forces; en même temps il garantit des courants d'air nuisibles si la peau était à décou-

vert. Enfin le sable enlève la saleté et rend le corps brillant. » La lutte terminée, les adversaires se rendaient au bain; mais il leur fallait d'abord se racler le corps avec des espèces d'étrilles, qu'on a pu comparer aux couteaux de chaleur dont on se sert pour enlever la sueur des chevaux.



GROUPE DE LUTTEURS.

D'après un marbre antique conservé au cabinet des offices à Florence.

L'art antique s'est emparé du beau motif que lui fournissaient les corps enlacés des lutteurs, et les sculpteurs grecs y ont trouvé quelques-unes de leurs plus belles inspirations.

Élément d'éducation chez les anciens, la lutte n'est déjà plus au moyen âge qu'un plaisir; mais elle restait très en vogue. Les Celtes d'Angleterre et de France excellaient à ce jeu, les Bretons en France, les gens de Cornouaille de l'autre côté de la Manche. Duguesclin fut un remarquable lutteur. Pendant la guerre de Cent ans, seigneurs anglais et



LA LUTTE A DOS D'HOMME.

D'après une miniature anglaise du XIVe siècle.

français, durant les trêves, engageaient parfois de véritables matchs ; l'un d'eux est resté célèbre : c'est celui de Barbazan en 1402, où, sous la conduite de ce seigneur, sept Français allèrent lutter en Guyenne contre sept autres lutteurs des plus renommés parmi les Anglais. Une curieuse variété de lutte au moyen âge était la lutte à califourchon, en usage chez les Anglais. Au XVIe siècle, la lutte est encore goûtée; au camp du Drap d'or, Henri VIII a l'humiliation d'être battu dans cet exercice par François Ier. Mais, depuis le XVe siècle, déjà les grands seigneurs, tels que les ducs de Bourgogne, commencent à entretenir des lutteurs à gage, fort grassement payés d'ailleurs. C'est le signe que cet exercice va devenir ce qu'il est aujourd'hui, un spectacle qu'offrent au public des professionnels. En effet, pendant tout le XVIIe et le XVIIIe siècles, la lutte cesse d'être cultivée par les gentilshommes, elle n'est plus qu'un divertissement de manants.



LUTTEUR SE FROTTANT A L'ÉTRILLE.

Statue antique (Xe siècle av. J.-C.) conservée à Rome, au Musée du Vatican.

La lutte avait pour corollaire chez les anciens le pugilat, qui était une lutte à coup de poings, à peu près analogue à notre boxe. Pour ces combats, la main était enveloppée de courroie : c'est le ceste. Cet exercice violent et brutal ne paraît pas avoir jamais eu grande faveur en France ; au contraire, en Angleterre, il devait aboutir à la boxe, remise en

honneur aujourd'hui, à titre de spectacle, dans le monde entier.

Le système d'éducation physique des anciens donnait, comme il est juste, une grande place à la course; les jeunes gens couraient tous dans l'arène.

Les Grecs connaissaient déjà le jeu que nous appelons jeu de barres. Les joueurs se divisaient en deux camps; une ligne tracée à terre séparait les deux partis; chaque camp adoptait une couleur, noir ou blanc. Un des joueurs placé sur la ligne de séparation lançait en l'air une coquille, blanche d'un côté, noire de l'autre; il criait en même temps : « Nuit! Jour! » Celui des camps dont la couleur retombait à terre se précipitait sur l'autre. Le joueur pris devenait un « âne »; il rapportait sur son dos le vainqueur dans le camp de celui-ci et devenait aussitôt prisonnier. Au moyen âge ce jeu prit son nom de « barres » des barrières par lesquelles on circonscrivait d'ordinaire les deux camps où se réfugiaient les joueurs. Parfois le jeu se livrait entre deux paroisses qui constituaient chacune un camp. Il y avait un arbitre, dit « roi des barres »; on donnait des prix; « un jour, les habitants de Heilly, près de Corbie, gagnèrent un mouton, en jouant contre ceux de Warloy » (S. Luce). Au XVIIe et au XVIIIe siècles, les soldats se livraient volontiers à ce jeu; il y eut ainsi, à la fin du XVIIIe siècle, une partie célèbre entre les officiers des gardes françaises et ceux des régiments suisses. Enfin le premier Consul, à la Malmaison, prenait volontiers part à ce jeu, quand ses jeunes officiers s'y divertissaient.

Jeux d'adresse.

Rivaliser entre jeunes gens à qui lancerait le plus loin une pierre, c'est parmi les jeux d'adresse un de ceux qui devaient le plus tôt se présenter à l'esprit des hommes. C'est sous cette forme rudimentaire qu'on le pratiquait au moyen âge, où les chansons de geste nous montrent les jeunes seigneurs se divertissant à ce jeu après le repas. Il était bien déchu depuis l'antiquité, où, sous forme de jet du disque, il tenait depuis longtemps belle place parmi les jeux gymniques. C'était un jeu réservé aux adolescents et aux hommes faits. Les disques ordinaires avaient la forme d'une lentille d'environ 0 m. 30 de diamètre; ils étaient faits de métal. « On tenait le disque dans la main gauche et on ne le prenait dans la main droite qu'au moment de lancer et quand on était en position » (Richter). La noble ou vigoureuse attitude du joueur de disque devait, elle aussi, attirer l'attention des grands sculpteurs antiques; les nôtres n'auraient qu'à prendre la silhouette du joueur de palet ou du joueur de bouchon, lointains successeurs des glorieux lanceurs du disque.



LE DISCOBOLE.

Copie ancienne de la statue de Myron (ve siècle av. J.-C.) conservée au palais Lancelotti à Rome.

Comme jeux d'adresse, le moyen âge a connu plus particulièrement l' « au plus près du couteau », ou encore l' « au pied du couteau », lit-on dans la liste des jeux de Gargantua. Il s'agissait de jeter un palet ou un écu le plus près possible d'un couteau ou même d'un simple clou fiché sur l'un des bords d'une planche ou d'une table. Ce jeu, depuis quelques années, a repris faveur dans nos fêtes foraines, mais l'anneau remplace le palet. Comme contre-



ANGLAIS S'EXERÇANT AU TIR A L'ARC.

D'après une miniature du psautier de Sir Geoffroi Loutrell, composé vers le milieu du XIVe siècle (Vetusta Monumenta).

partie à ce jeu, les gens du moyen âge avaient ce qu'ils appelaient la « raie du van »; il s'agissait cette fois de lancer le couteau au plus près de buchettes enfoncées debout dans les raies d'un vieux van.

La pierre peut être remplacée par un trait; on a alors le jet du javelot, très en honneur également chez les Grecs et chez les Romains. Au moyen âge, le tir à l'arc ou à l'arbalète le remplace; les Anglais y excellèrent de bonne heure; aussi les rois de France pendant la guerre de Cent Ans essayèrent-ils à plusieurs reprises de proscrire les autres jeux au profit de celui-ci; ils n'y réussirent d'ailleurs pas. Le tir à l'arc resta un jeu de vilain; puis, quand les armes à feu eurent détrôné les armes de jet, il

devint un simple jeu d'enfant; le petit Louis XIII, avec son « arc turquois », s'exerce à tirer les oiseaux le long des haies. Cependant le tir à l'arc est resté en faveur dans le pays du Nord de la France comme jeu parmi les hommes mêmes; beaucoup de nos villages et de nos villes de Picardie ont encore leur tir à l'arc, leurs sociétés d'archers qui prennent part à des concours, et l'on peut voir quelquefois encore dans ces pays le spectacle à la fois bizarre et touchant des membres d'une société d'archers accompagnant la dépouille de l'un d'eux au cimetière, le chapeau à haute forme sur la tête et dans la main l'arc enrubanné de deuil. Souvent, au moyen âge, le but était un animal, une volaille, oie, poule ou pigeon, attachée à un poteau qu'il fallait abattre avec une pierre, une fronde ou une flèche. C'est le jeu de papegai, qui s'est malheureusement perpétué dans l'abominable tir aux pigeons.

Parfois nos enfants, et trop souvent nos écoliers, s'amusent à fabriquer de petites flèches avec une feuille de papier repliée en triangle et terminée par une plume. Ils n'ont point inventé ce jeu, en général fort mal vu des professeurs. Au XVIIe siècle, dans l'album du peintre Stella, l'on trouve une estampe représentant des enfants adonnés à ce plaisir.

Enfin, comme jeu d'adresse usité chez nos pères et complètement disparu de nos jours, il convient de citer la quintaine. C'était d'abord un exercice auquel se livraient surtout les jeunes seigneurs : il s'agissait, pour un cavalier lancé au galop, d'aller briser une lance sur une cible et, restant bien en selle malgré le rude choc, de continuer sa course. Le jeu n'allait pas sans chutes, qui mettaient dans cet exercice un élément comique ; puis il était à la

portée de tout homme possédant un cheval. Les manants imitèrent les nobles; alors ceux-ci leur laissèrent ce jeu, qui à partir du xv[e] siècle ne fut plus guère qu'un jeu de vilains. Les seigneurs se plurent souvent à assister à ces tournois burlesques, et ils imaginèrent d'imposer à leurs vilains, quand ceux-ci prenaient femme, de leur en donner la représentation le jour du mariage, comme une redevance. Parfois la quintaine avait lieu sur l'eau.



JOUTE SUR L'EAU.
Miniature de Jean Foucquet (1415-1480).

et s'accompagnait naturellement de baignades involontaires qui rendaient le spectacle encore plus divertissant. La quintaine, nous raconte Chateaubriand dans ses Mémoires, était encore pratiquée à la veille de la Révolution par les paysans bretons.

Dans ces jeux la quintaine était fixe; on imagina de lui donner forme humaine, et de la placer sur un pivot. Elle tournait sur elle-même, au moment où elle était frappée, et si d'aventure le maladroit jouteur avait manqué son coup, la quintaine en pivotant venait le frapper. Sous cette forme, elle se maintint dans les manèges d'équitation, et on en trouverait encore le souvenir dans quelques-uns des exercices de nos carrousels.

La Balle et le Ballon.

Arrivons maintenant à la forme de jeu où le projectile est une balle ou un ballon. Encore un jeu aussi vieux que le monde! Lorsque, dans l'*Odyssée*, Nausicaa, la fille du roi des Phéaciens, a fini avec ses compagnes de laver le linge que lui avait confié sa mère, c'est à lancer une balle légère qu'elle se divertit avec elles. Nous connaissons assez mal les variétés du jeu de balle dans l'antiquité; nous savons seulement qu'il était très populaire au moins chez les Romains. On y jouait au Champ-de-Mars, à Rome; dans les villes de l'empire, il y avait dans les maisons des places réservées à ce jeu; on appelait ces chambres sphéristéries, et on les chauffait en hiver. Les plus grands personnages s'adonnaient à ce jeu. C'était l'exercice favori du pontife Scævola, de César, d'Auguste, de Mécène, du vieux Spurina, l'ami de Pline, de l'empereur Alexandre Sévère.

Le jeu de ballon garda tout son crédit pendant le moyen âge et devint le célèbre jeu de paume. On l'appela ainsi parce qu'à l'origine il s'agissait de lancer la balle avec la paume de la main; plus tard, il arriva que le mot paume fut pris comme synonyme de balle. Ce jeu se jouait en plein air; on s'y livrait dans les fossés à sec des châteaux, dans les rues des villes, les avenues des jardins, les places de villages, les cours d'auberge, la cour du château du Louvre même. Rois, clercs, nobles, bourgeois des villes, gens du peuple, tous y jouaient avec passion. Louis le Hutin prit froid à Vincennes dans une partie de paume et mourut du mal contracté à cette occasion. « En certains endroits, en

ce jour de Pâques et dans d'autres, le jour de Noël, les prélats se divertissent avec leurs clercs, soit dans les cloîtres, soit dans les maisons épiscopales, et vont jusqu'à jouer à la paume », divertissement blâmé d'ailleurs par le sage évêque du XIIIe siècle, Guillaume Durand, qui nous rapporte ce fait. « Il vaut mieux, dit-il, s'abstenir de semblables fêtes. » Son avis ne fut point suivi, car nous voyons en 1485 le concile de Sens interdire aux religieux de jouer à la paume, « surtout en chemise et en public ». On lit dans une ordonnance du prévôt de Paris du 27 janvier 1397 : « Plusieurs gens de métier et autres du petit peuple quittent leur ouvrage et leurs familles pendant les jours ouvrables pour aller jouer à la paume, à la boule. » Aussi interdit-il d'y jouer à d'autre jour que le dimanche sous peine de prison ou d'amende.

Une autre preuve de la faveur où était ce jeu au moyen âge, c'est le grand nombre de fabricants de balles, de paumiers, qu'on trouvait à Paris; on y comptait en 1292 treize paumiers contre huit libraires. Les balles françaises, et en particulier les balles de fabrication parisienne, étaient renommées dans toute l'Europe chrétienne. Louis XI crut bon d'en réglementer la confection : « Seront tous les maîtres du dit métier, lit-on dans un édit royal, tenus de faire bons esteufs (balles) bien garnis et étoffés, de bon cuir et de bonne bourre, sans y mettre sablon, craie, batue (rognure de métaux), chaux, son, resture (rebus) de peau nommée resur, sciure d'ais (bois), cendre, mousse, poudre ou terre. » Les fabricants qui contrevenaient à l'édit couraient risque d'amende et de saisie des mauvaises balles qui devaient ensuite être brûlées.

Le jeu de paume se modifia au début du XVIe siècle. On cessa d'abord de jouer avec la main nue; on essaya du gant, puis on aboutit à la raquette. Au XVIIIe siècle, la raquette, qui a pris le nom de battoir, est faite de parchemin tendu. L'idée en était peut-être venue du jeu de volant déjà pratiqué au moyen



LE JEU DE PAUME.

D'après une gravure [illegible] de Crispin de Passe, [illegible] publié en 1612.

âge, comme nous l'apprennent les miniatures. Puis on circonscrivit le champ du jeu et on l'entoura de murs; bientôt même on couvrit le champ du jeu; enfin, on substitua à la simple corde qui séparait les deux camps un filet. Des galeries entouraient l'endroit réservé aux joueurs et permettaient au public d'assister, à l'abri du soleil ou de la pluie, aux parties engagées. On eut alors le jeu de courte paume, qui se fait dans les « tripots ». L'origine de

ce mot, qui ne fut pas d'abord pris en mauvaise part, est le vieux verbe français *triper* dont le sens est bondir.

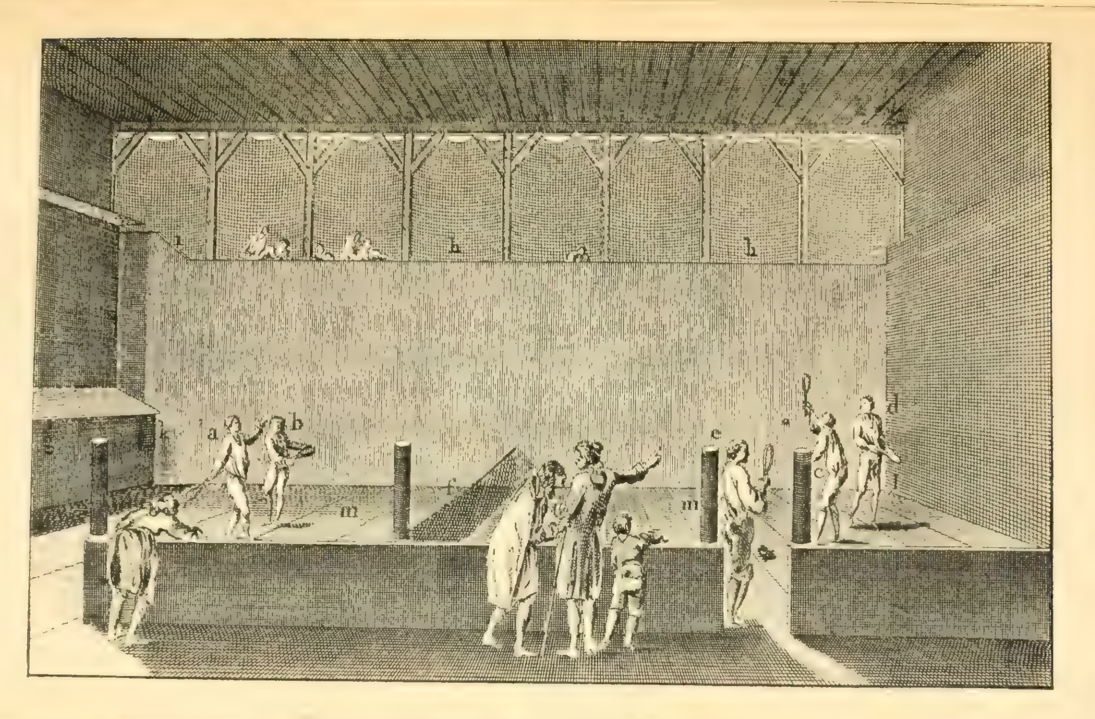
Sous cette nouvelle forme, le jeu de paume conserva toute sa faveur ancienne, particulièrement en France. Les étrangers le considéraient comme un jeu essentiellement français. « Pas de château qui n'ait son jeu de paume, pas de ville qui n'en possède une dizaine ; de simples bourgades mêmes ont les leurs » (Jusserand). Au xvie siècle, de grands savants comme Henri Estienne font l'éloge de ce jeu. « Je donnerai le premier lieu [au jeu] de la paume, écrit-il en 1579, auquel on peut dire aussi la nation française être plus adonnée qu'aucune autre ; témoin le grand nombre de tripots qui sont en cette ville de Paris. Et avons bien raison d'y être plus adonnés, tant pour y être plus habiles et adroits que pour être un exercice non moins beau et honnête que profitable. »

Les rois n'étaient pas les moins passionnés à ce jeu. François Ier y était fort habile ; Henri II, ardent à tous les sports, y jouait également très bien ; Charles IX, malgré le mauvais état de sa santé, y passait de longues heures ; Henri IV, dès le lendemain de son entrée à Paris, courut au jeu de paume le plus célèbre de la ville, appelé *la Sphère*, et pendant tout son règne y retourna fréquemment. Il fut très fier même d'y avoir une fois gagné quatre cents écus. La passion de François Ier pour ce jeu alla même jusqu'à assimiler les dettes contractées au jeu de paume à un salaire gagné au travail. Des lettres patentes de ce roi, du 9 novembre 1527, portent que tout ce qui se jouera au jeu de paume sera payé à celui qui gagnera comme une dette raisonnable et acquise par son travail.

Mais la grande vogue du jeu de paume ne dépassa pas le début du xviie siècle. En 1657 on comptait 114 jeux de paume à Paris, en 1780 il n'y en avait plus que dix, en 1839 il n'en restait plus qu'un, rue Mazarine. Il y avait encore aux Champs-Élysées un jeu de longue paume, qui était sur l'emplacement actuel de l'avenue Nicolas II ; en 1853, quand on construisit pour l'Exposition Universelle de 1855 le Palais de l'Industrie aujourd'hui détruit, on le transporta au jardin du Luxembourg, où il existe encore actuellement.

Le jeu allait d'ailleurs renaître sous un nouveau nom et nous revenir d'Angleterre. En 1874, le major Wingfield prit à Londres un brevet pour une invention qu'il baptisa du nom de lawn-tennis, « paume sur le gazon », et qu'il définit « une cour transportable, nouvelle et perfectionnée, pour jouer l'ancien jeu de paume ». Sous cette forme nouvelle, le vieux jeu reprit toute sa faveur, et l'on peut dire sans exagération que l'ancien jeu français habillé à la mode anglaise est maintenant pratiqué dans l'univers entier.

La paume était par excellence le jeu des châteaux et des villes, la soule ou choule fut pendant tout le moyen âge le jeu des campagnes. « La soule était une boule ou ballon, tantôt en bois, tantôt en cuir, suivant les régions, rempli dans ce dernier cas de foin, de son ou de mousse, ou gonflé d'air. On chassait le ballon à grands coups de poing ou grands coups de pied » (Jusserand). On remarquera sans peine l'analogie de ce jeu avec le foot-ball. Ce jeu était particulièrement en honneur au nord de la Loire, depuis la Bretagne qui y excellait jusqu'à la Lorraine. La partie se jouait en général de pays à pays, ou bien, quand



UN JEU DE PAUME SOUS LE RÈGNE DE LOUIS XV.
D'après une estampe de l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert.

elle avait lieu entre gens d'une même localité, entre célibataires et gens mariés. Le jeu se pratiquait de préférence aux fêtes d'hiver, à la Noël, au 1er Janvier, à la Chandeleur, au Mardi-Gras, à la mi-carême. Plus tard, il a lieu toute l'année, au moins à Paris, car on voit le Parlement en 1781 faire défense à toutes personnes de jeter aucune boule de cuir le jour de Noël, ni aucun autre jour, de s'attrouper pour courir la boule sous quelque prétexte que ce soit, à peine de



JOUEURS DE LAWN-TENNIS.

D'après *La Vie au Grand air*.

50 livres d'amende. Il y avait des prix pour les vainqueurs. C'était un jeu dangereux, comme presque tous les jeux d'exercice à cette époque. « Au XIVe siècle, ce jeu, qui se ressentait de la rudesse des mœurs, n'allait guère sans plaie ou bosse, et ceux qui s'y livraient devaient s'estimer heureux, s'ils n'avaient ni un œil crevé, ni un bras rompu, ni une jambe cassée » (S. Luce). Néanmoins, il resta populaire dans nos campagnes et se pratique même encore en Bretagne et en Picardie, où l'on n'a pas eu besoin de l'invasion du foot-ball anglo-saxon pour le remettre en honneur.

On peut lancer le ballon non plus avec le pied, mais avec un bâton recourbé à son extrémité, qu'on appelle crosse; on a alors le jeu de crosse non moins populaire que la soule. « Au moyen de cette crosse, on chassait une balle, une boule, un morceau de bois, vers un trou, vers un but constitué par un ou plusieurs bâtons plantés en terre, vers un cercle tracé sur le sol, vers un camp marqué par une raie » (Jusserand). En Normandie, les ecclésiastiques mêmes y jouaient volontiers. « Avant la Révolution, le jour du Mardi-Gras, l'évêque d'Avranches et ses chanoines, armés chacun d'une crosse et suivis du bas clergé et des enfants de chœur, se rendaient en troupe sur la grève la plus voisine de la ville... et là, ils jouaient une partie de horet ou crosserie dont on donnait le signal en sonnant à toute volée la grosse cloche de la cathédrale » (S. Luce). Les accidents n'étaient pas moins fréquents à ce jeu qu'à celui de la soule.

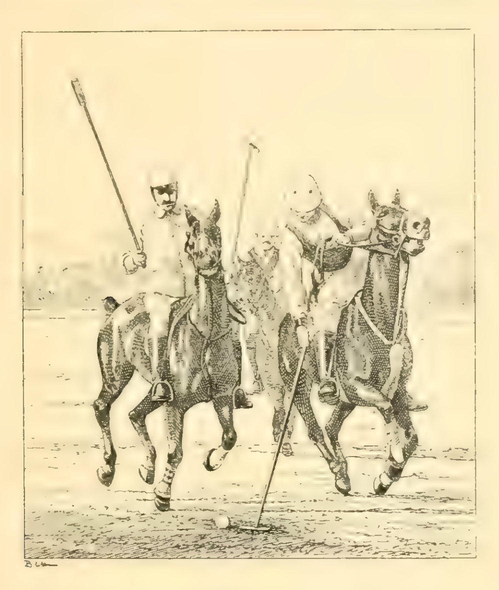
Si l'extrémité de la crosse s'allonge et se transforme en une sorte de maillet, cette modification détermine un nouveau jeu, le mail. On appela d'abord ce jeu le palemail, du mot pale dérivé du latin *pila*, balle, boule, et de *malleus*, maillet. Il s'est conservé sous cette forme dans l'anglais *Pall Mall*. Ce jeu devint très répandu en France à partir du XVII[e] siècle. Il y en avait deux variétées; l'une se jouait dans les belles allées ombreuses des parcs ou des boulevards qui dans beaucoup de villes commençaient alors à remplacer les enceintes fortifiées; de là ce nom de mail encore si fréquemment donné, dans nos villes de province, aux promenades que par la suite on établit sur ces boulevards. Paris possédait quelques beaux mails, que l'on reconnait sur les vieux plans; il y en avait en particulier un le long de l'Arsenal, et un



JEUX D'ENFANTS AU XVIe SIÈCLE.

D'après une gravure sur bois de Leclerc conservée au cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale ; on voit au fond, à droite, des enfants jouant à la crosse.

autre de la porte Montmartre à la porte Saint-Honoré. Une rue de Paris conserve encore le nom de ce jeu, la rue du Mail, et Londres a également sa célèbre Pall Mall Street. Cette forme du jeu demandait plus d'adresse que de force; elle devint rapidement un jeu de la bonne société; dans sa jeunesse, Louis XIV



JOUEURS DE POLO A CHEVAL.

D'après *La Vie au Grand air.*

s'y livrait volontiers. « C'est un aimable jeu », disait de ce divertissement Mme de Sévigné, et elle appréciait la liberté de converser qu'il laissait aux joueurs.

L'autre variété se joue à travers champs, la balle étant poussée vers un but éloigné sans souci des irrégularités du terrain; elle demande assurément plus de vigueur. Elle porte un nom singulier, la *chicane*; contrairement à ce qu'on pourrait croire, ce nom n'a

rien à voir avec les subtilités d'une procédure retorse. Il dérive d'un mot persan *tchangari*, qui signifie raquette et jeu de paume, et il est entré dans notre langue par l'intermédiaire du mot grec τζυκανίζειν (tzukanidseïn), qui désignait l'action de se livrer à ce jeu. C'était en effet des Orientaux que les Byzantins tenaient cet exercice, et il est probable que les croisés l'apprirent d'eux et le rapportèrent dans l'Europe occidentale. Mais ils le modifièrent : car les Orientaux s'adonnaient à ce jeu, montés à cheval; en Europe, c'est à pied qu'on le joua. Sous la forme équestre, il persiste chez les peuples arabes, persans, hindous; dans le courant de ce siècle, les Anglais le retrouvèrent aux Indes; ils s'en engouèrent et le remirent à la mode en Occident sous le nom de *polo*.

Le jeu de mail passa de mode à la fin du XVIIIe siècle; mais il s'est maintenu dans le sud de la France, en particulier à Montpellier qui lui reste obstinément fidèle.

Du jeu de mail sont dérivés plusieurs autres jeux : c'est d'abord le croquet, resté simplement un jeu d'enfant, puis le billard, qui devait avoir une fortune plus heureuse.

Le billard est, a-t-on dit justement, un « raccourci du mail »; il se jouait d'abord à terre, ce qui lui valut son nom de billard de terre, sur une surface plane, de peu d'étendue, bordée de planches ou d'une sorte de haie de vannerie. On appelait billard l'instrument avec lequel on poussait les billes. Il est déjà mentionné au XIVe siècle. Au XVIe siècle, on transporta le jeu dans les appartements, en installant la clôture sur une table, en diminuant la taille des billes et celle des billards. Le jeu demanda moins de

force, mais n'exigea pas moins d'adresse. « Le billard n'est autre chose, écrivait le marquis de Paulmy au XVIII[e] siècle, qu'un mail en chambre. » C'est dans la seconde moitié du XVI[e] siècle que l'on commença à avoir ainsi des billards montés ; l'un des premiers mentionnés est celui du roi Charles IX. Le billard devait avoir sa place dans l'histoire de France ; ce fut un des jeux favoris de Louis XIV, qui, pendant la majeure

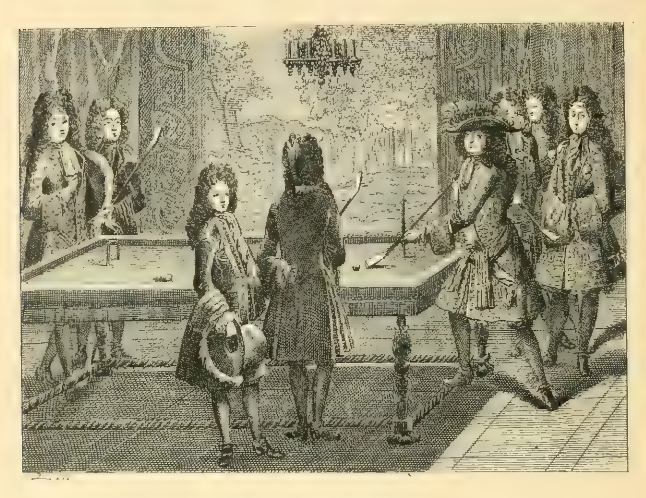


BILLARD DE TERRE DU XVI[e] SIÈCLE.

D'après une gravure sur bois conservée au cabinet des Estampes à la Bibliothèque nationale.

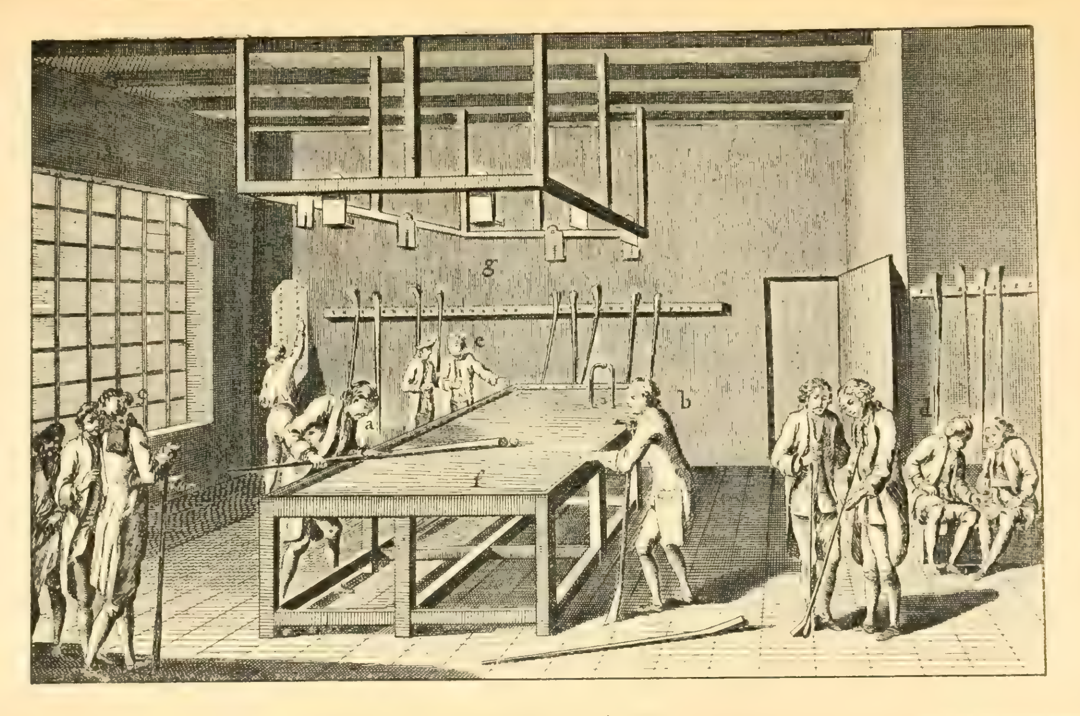
partie de sa vie, y consacra chaque jour quelques instants ; c'était un moyen de se pousser dans la faveur du roi que d'être assez habile pour devenir son partenaire et assez adroit pour savoir laisser la victoire au roi sans que la flatterie devînt trop manifeste. Chamillart, qui était passé maître à ce jeu, fut signalé au roi pour son habileté. Louis XIV le fit venir de Rouen, où il était intendant à la cour, et l'y garda par la suite au ministère ; mais les combinaisons du jeu de billard avaient, semble-t-il, épuisé l'intelligence du

ministre : car, s'il resta toujours un honnête homme, il se montra par contre assez médiocre ministre. Pendant tout le XVIIe siècle, le billard resta un jeu aristocratique, bien que dès 1610 le privilège de tenir billard public eût été accordé à des billardiers paumiers; cependant la tradition veut que le premier billard public ait été installé, au milieu



LE JEU DE BILLARD.
D'après une gravure en taille-douce de A. Trouvain datée de 1694.

du XVIIIe siècle, dans un café de la rue Dauphine. C'était dans les établissements de ce genre qu'il allait désormais triompher; aujourd'hui il n'y a plus de café un peu important qui n'ait son billard et ses joueurs attitrés. Comme au XVIIe siècle, l'on se fait une célébrité, et parfois une fortune, en étant un joueur consommé. Le billard a ses fervents; sa vogue la plus forte se réalisa dans la seconde moitié du XIXe siècle; il se fit alors des parties internationales



JOUEURS DE BILLARD SOUS LE RÈGNE DE LOUIS XV.

D'après une estampe de l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert.

entre champions, dont l'un des plus célèbres fut le français Vignaux, et les péripéties de ces luttes étaient suivies avec passion jusque dans les lointains cafés de nos petites villes de province.



LE DUC DE BOURGOGNE, LE DUC D'ANJOU ET LE DUC DE BERRY, JOUANT AU ROYAL JEU DES FORTIFICATIONS.

D'après une gravure en taille-douce de Bonnart.

Le billard à son tour eut ses dérivés. Le jeu qui porte le nom bizarre de *trou-madame*, en usage à la cour de Louis XIV, est un billard entouré d'un portique sous les arceaux duquel il faut faire passer

trois petites billes. On essaya même de tirer parti de ce jeu pour l'instruction des enfants de France, comme on le voit par une ancienne estampe de la fin du XVIIe siècle représentant les petits-fils du roi jouant au jeu royal des fortifications, qui semble bien n'être qu'une variété du jeu de billard.

De son côté, le jeu de crosse a produit quelques jeux secondaires; il y en a un tout aristocratique,



JOUEURS DE GOLF.
D'après *La Vie au Grand air.*

c'est le *golf*, où il s'agit de pousser à coups de crosse la boule vers des buts ou dans des trous avec le moins de coups possible. C'est un jeu fort apprécié dans les pays anglo-saxons; on cite parmi ses fervents l'homme d'État anglais M. Balfour et le milliardaire américain M. Rockfeller. L'autre est un jeu enfantin, très à la mode parmi les gamins des villes, c'est le *jeu du chat*; la boule est rempacée par « un bout de bois, pointu aux deux bouts, que les joueurs font sauter en l'air au moyen d'un bâtonnet, et qu'il s'agit de faire entrer ou d'empêcher d'entrer

dans des trous servant de but ou dans des cercles ou camps tracés sur le sol » (Jusserand). Il est déjà mentionné en 1347. On peut encore rattacher à la crosse le jeu du *criquet*, qui nous est revenu d'Angleterre sous le nom de *cricket*. Un bâton planté en terre sert de but. Il était connu en France dès le XIVe siècle, le jeu n'apparut en Angleterre qu'à la fin du XVIe; il ne fut pratiqué d'abord que par des enfants ou des jeunes gens de condition modeste; mais à partir du XVIIIe siècle il devint un jeu véritablement national.



LE JEU DE BOULES.
D'après une miniature anglaise du XIVe siècle.

Enfin l'on peut jouer sur le sol avec des boules sans le secours d'aucun accessoire. C'est encore un jeu fort ancien, très connu de nos paysans au moyen âge; on y mettait comme enjeu la consommation d'une ou plusieurs chopines de vin, cidre ou cervoise; d'où l'expression courante : « jouer à la boule pour le vin ». Assez délaissé aujourd'hui dans le Nord de la France, il est au contraire une distraction favorite de nos paysans méridionaux. On le voit encore joué parfois dans les petits restaurants appelés autrefois *guinguettes* qu'on rencontre dans la banlieue parisienne. Au bois de Vincennes, les joueurs de ce jeu, apprécié surtout dans la région parisienne des vieillards et des retraités, disposent d'emplacements réservés à leur innocente distraction à laquelle ils se livrent de préférence le dimanche pendant les heures tièdes de l'après-midi. La partie se déroule

sans grande animation ; à tour de rôle chaque joueur lance son groupe de boules pour en atteindre une plus petite qui porte le nom pittoresque de cochonnet; et tranquillement, accotés aux arbres, ou assis sur les bancs, la pipe à la bouche, les vieux camarades suivent de l'œil les boules qui lancées d'une main savante roulent lentement vers le but.

*
* *

On ne sait trop où classer le jeu bizarre où se plaisaient nos ancêtres gaulois. « Ils ont aussi un jeu, raconte l'historien grec Athénée, où ils courent souvent risque de la vie ; ils l'appellent *jeu du pendu*. Il consiste à suspendre un d'entr'eux à un arbre, à l'aide d'une corde qu'on lui passe autour du cou. On lui met à la main une épée dont le tranchant est bien effilé : il faut qu'il coupe la corde, au risque d'être étranglé s'il n'y parvient pas. Ce spectacle est pour eux l'occasion de beaucoup de gaieté et de plaisanteries. »



II

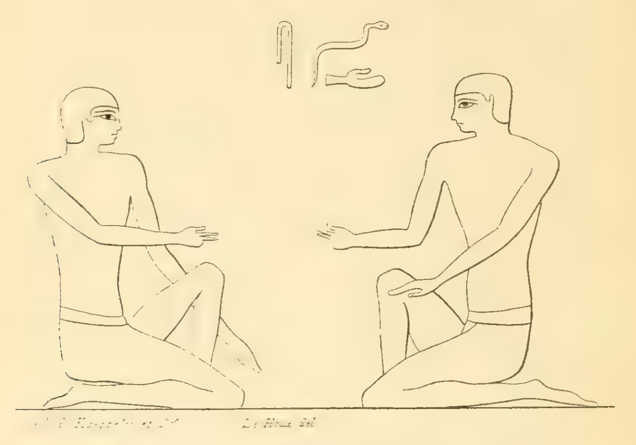
Jeux de hasard et de combinaison.

Il est probable que le plus anciennement connu des jeux de hasard est celui auquel les Italiens d'aujourd'hui encore jouent sous le nom de *mourre*. Deux joueurs sont en face l'un de l'autre; ils se lancent chacun la main fermée au visage, et le jeu consiste à deviner exactement le nombre de doigts que l'adversaire, en ouvrant brusquement la main, laissera apparaître. En effet, une peinture d'un tombeau égyptien nous montre deux hommes se divertissant à ce jeu.

Puis vient chez les anciens le jeu de *pair et impair*, qui, chez les Romains s'appelait tête ou navire, d'après les coins de la monnaie, l'as avec lequel on jouait. Le moyen âge lui resta fidèle; on le retrouve mentionné dans différents actes au XIVe et au XVe siècles.

Mais, de tous les jeux de hasard, celui qui depuis l'antiquité jusqu'à la fin du moyen âge garda la plus

grande vogue, ce fut le *jeu de dés*. On y jouait soit avec des osselets dont chaque face avait une valeur conventionnelle, soit avec des dés à six faces, marqués de un à six points. « Les différents coups avaient des noms ; c'était des noms de dieux, de héros, de rois, de grands hommes, de courtisanes célèbres ou même d'événements particuliers. Il y avait Aphrodite, Midas, Solon, Darius, Alexandre,



LE JEU DE LA MOURRE CHEZ LES ÉGYPTIENS.

D'après la peinture d'un tombeau à Beni-Hassan.

Antigone, Stésichore, Graus (la vieille femme), la boucle de Bérénice, les Cyclopes, Euripide... Comme noms romains des coups de dés, nous connaissons Vénus, le Chien, le Roi, le Vautour » (Richter). Avec quatre osselets, on obtenait 35 combinaisons, avec trois dés 56, avec deux 21. Naturellement le coup le meilleur était celui qui amenait le plus grand nombre de points : on l'appelait chez les Grecs le coup d'Euripide (cet Euripide n'a rien à voir avec le poète), et chez les Romains le coup de Vénus. Le

plus mauvais était celui qui présentait le moins de points; on l'appelait chez les deux peuples le coup du Chien. Osselets ou dés étaient jetés à l'aide d'un cornet sur une table. Les anciens avaient des tables de jeu en bois de térébinthe poli, des gobelets d'ivoire, et parfois leurs dés étaient faits du plus pur cristal, les points étant des incrustations d'or.

A Rome, ce jeu fit longtemps fureur. On a retrouvé au Forum, gravées sur le pavé de la basilique Julia, des tables pour jouer aux dés. De même en Algérie, au forum de Timgad, il y avait des tables de ce genre disposées en bordure des rues sur le trottoir, et les joueurs pouvaient alors se livrer à leur jeu, comme s'ils étaient assis sur un banc. On cite comme joueurs passionnés Antoine, les empereurs Auguste, Néron, Claude qui avait écrit un traité de ce jeu, Caligula qui trichait, Commode qui fit installer dans son palais pour les dés des salles spéciales, l'empereur Verus, fils adoptif d'Antonin, qui y passait des nuits entières. On jouait souvent gros jeu. Les magistrats romains essayèrent d'enrayer cette passion; ils condamnèrent ce jeu. Ceux qui controversaient à leur ordonnance étaient passible d'une amende quadruple de la valeur des sommes engagées. Des dispositions sévères furent prises contre ceux qui tenaient des maisons de jeu. Aucun dédommagement n'était dû à ceux qui avaient été volés ou blessés au cours d'une partie de jeu de dés. Ces mesures n'eurent d'ailleurs aucun succès.



DÉ A JOUER.

D'origine germanique (Essenwein).

Nous savons que les Gaulois se livraient également avec passion à ce jeu, et dans les tombeaux barbares on a retrouvé des dés. Au moyen âge il ne

perdit rien de sa vogue; les chansons de geste le mentionnent fréquemment; un des joueurs les plus effrénés fut le duc de Berry, oncle de Charles VI. « En 1370, un jour qu'il n'avait plus d'argent de poche, il engagea jusqu'à ses patenôtres de corail, ou son chapelet, sur lequel on lui prêta une somme de 40 francs pour pouvoir jouer avec plusieurs de ses chevaliers » (St. Luce). Les gens du peuple s'y adonnaient également. A Paris, pendant longtemps la place de Grève fut le rendez-vous habituel des joueurs de dés. « Les dés m'ont de robe tout défait, écrit en se lamentant le trouvère Rutebœuf, les dés me tuent, les dés me guettent et m'épient. » Un autre poète, au xive siècle, Eustache Deschamps, donne de sages conseils aux joueurs :

De jouer se fait bon tenir,
Si ce n'est pas ébattement,
Jusqu'à deux florins seulement,
Sans convoitise et sans jurer,
Sans mal et sans injustice.

En vain les rois, comme autrefois les magistrats romains, accumulaient édits sur édits pour interdire ce jeu; en vain les conciles fulminaient contre lui, contre les ravages qu'il produisait jusque dans le clergé; rien n'y faisait. Non seulement il ruinait les gens, mais il était cause encore de fréquentes rixes, qui se terminaient toujours par des coups et des blessures : car les joueurs étaient souvent malhonnêtes, et les dés pipés dès l'antiquité furent employés; aussi comprend-on le sentiment de l'auteur d'un fabliau qui voulait voir dans le diable l'inventeur de ce funeste plaisir :

Frère, dit le mauvais, je me suis pourpensé,
Tu feras une chose qui son nom sera dé;
Maint homme en iert (sera) honni et vergondé (déshonoré)
Si un (l'un) en iert pendu et l'autre tué.

Le Trictrac et le Domino.

Au jeu de dés se rattachent le trictrac et le jeu de dominos.

Quelques érudits considèrent le trictrac comme d'origine persane. Les anciens avaient un jeu, le jeu des douze bandes, assez mal connu d'ailleurs, qui paraît analogue au trictrac; on sait qu'il se composait d'une table partagée en douze compartiments et qu'on y jouait avec des dés et des jetons; une table de ce genre retrouvée à Rome porte une curieuse inscription qui nous apprend que les chrétiens étaient aussi ardents à ce jeu que les païens; la voici : « A ceux qui jouent ainsi aux dés, Jésus-Christ donne assistance et victoire lorsqu'ils écrivent son nom avec les dés ». Au moyen âge, il porte le nom de tables; il partage avec les dés et les échecs les loisirs des chevaliers; il provoque comme les dés l'indignation des gens sages et pieux. Un jour, dans la traversée où saint Louis et ses compagnons revenaient de Palestine en France, le saint roi entra en courroux contre l'un de ses frères qui charmait avec ce jeu les ennuis de cet interminable voyage. « Et il alla, nous conte Joinville, tout chancelant par la faiblesse de sa maladie, et prit les dés et les jeta en la mer et se courrouça moult fort à son frère... Mais messire Gautier (le partenaire) en fut le mieux payé, car il jeta tous les deniers qui étaient sur le tablier (dont il y avait

grand foison) en son giron et les emporta. » Au xvie siècle le jeu resta en vogue; mais, probablement à cause de la tension d'esprit qu'il exige il semble qu'on le considère comme un jeu de personnes



NOBLES ET DAMES NOBLES JOUANT AU TRICTRAC VERS 1740.
Gravure en taille-douce de Larmessin (1684-1755), d'après un tableau de Lancret (1690-1743) intitulé l'*Après-midi.*

d'âge; c'est tout au moins l'avis de Ronsard :

> Mais, lorsque soixante ans nous viendront renfermer,
> Il faudra le trictrac et les cartes aimer.

On y joue à la cour de Louis XIV; il fournit parfois de jolis motifs à l'inspiration des artistes de genre, comme on peut juger par ce tableau de Lancret. Il se joue encore aujourd'hui.

On ignore l'origine des dominos; on en attribue l'invention aux Grecs, aux Chinois, ou bien aux Hébreux. Le nom bizarre que porte ce jeu peut

s'expliquer ainsi (c'est du moins l'opinion du savant Littré) : on considéra le revêtement noir que chaque pièce du jeu porte en dessous comme analogue au capuchon noir que les prêtres mettaient dans l'office pour recevoir l'eucharistie.

La Loterie.

Il y a toute une autre série de jeux de hasard « où le gain se décide par le tirage de certains numéros ». Ce sont d'abord les loteries, qui paraissent dater, en France, de la Renaissance ; on les appelait alors blanques, du mot italien *bianca*, à cause des billets blancs, plus nombreux que les billets noirs, qui seuls étaient les billets gagnants. Les marchands firent de la blanque une spéculation ; c'était un moyen avantageux pour eux d'écouler des marchandises ; à ce titre elles furent proscrites ; mais elles subsistèrent en tant que jeu, on en trouvait un grand nombre à la foire Saint-Germain. Il y avait des maisons où dès midi on ouvrait ce jeu ; elles précédèrent les maisons de jeu où plus tard on joua à la roulette.

Hoca, Biribi et Cavagnole.

D'autres jeux du même genre sont le hoca, introduit par Mazarin ; on y jouait beaucoup encore à la cour de Louis XIV ; la reine y perdit une fois vingt mille écus avant d'aller à la messe ; le roi prit alors le sage parti de l'interdire. Le biribi et la cavagnole, variétés du jeu précédent, eurent un moment la

vogue au XVIIIe siècle; mais, s'il faut en croire Voltaire, ce n'étaient pas jeux fort divertissants.

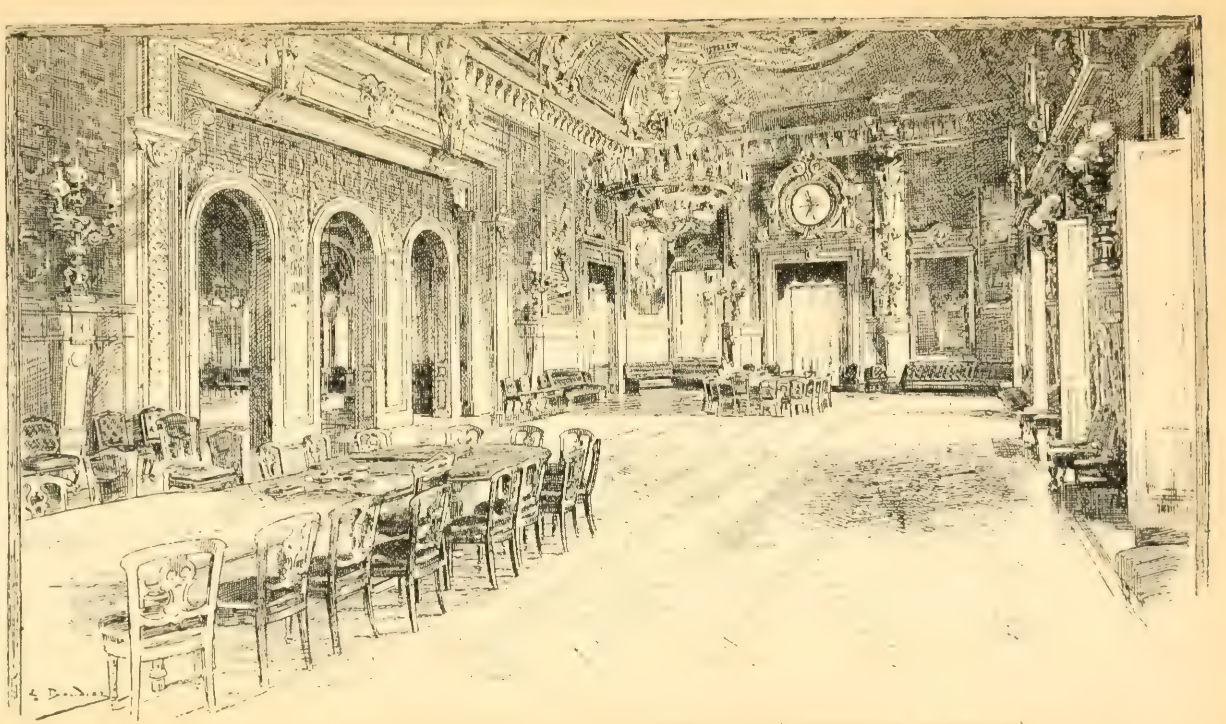
On croirait que le jeu console ;
Mais l'ennui vient à pas comptés
A la table d'un cavagnole
S'asseoir entre deux majestés.

Le Loto et la Roulette.

De cette série de jeux n'ont survécu que le loto et la roulette. Le loto n'est plus guère aujourd'hui joué que par les enfants; il a eu cependant son heure de gloire. Louis XVI et Catherine II s'y plaisaient fort; leurs contemporains n'avaient plus tous la même ardeur pour ce divertissement, si l'on en juge par les vers que cite dans ses mémoires la baronne d'Oberkirch :

Je chante cet enfant de la monotonie,
Sans doute au rang des jeux placé par ironie.
Son nom est le loto; son effet, le sommeil.
On est autour de lui comme on est au conseil,
Faisant beaucoup de bruit et fort peu de besogne.

La roulette, au contraire, déjà connue d'ailleurs au XVIIIe siècle, est devenue un des jeux de hasard les plus répandus au XIXe et au XXe siècles; la roulette est le principal jeu des casinos, en particulier de celui de Monte-Carlo dans la principauté de Monaco.



INTÉRIEUR DES SALONS DE JEU AU CASINO DE MONTE-CARLO (PRINCIPAUTÉ DE MONACO).

Les Cartes.

On peut considérer comme les plus importants des jeux de combinaison les cartes à jouer et les jeux d'échecs et de dames.

Les cartes à jouer sont regardées aujourd'hui comme d'origine orientale; elles ont une parenté incontestable avec des jeux analogues employés dans l'Inde et figurant une allégorie de la guerre; le nom sous lequel elles sont désignées, en italien *naïbi* et en espagnol *naipes*, est une altération du mot hindou *naïbi* qui signifie vice-roi ou lieutenant. Le nom hindou indique l'origine, la forme italienne et espagnole la transmission du jeu d'Orient en Occident, le nom français la matière dont sont faits les instruments du jeu.

Les cartes furent d'abord employées en Italie à l'instruction des enfants; elles ne portaient que des points et servaient à familiariser les enfants avec la numération; puis on y ajouta des figures emblématiques. Il y avait 78 cartes, dont 56 en 4 séries avec quatre figures réglementaires : celles du roi, de la reine, du cavalier, du valet, et dix de points; n'y aurait-il pas dans l'invention de ces figures une tentative de rapprocher le jeu de cartes du jeu d'échecs? il y avait en outre vingt-deux cartes allégoriques, supérieures à toutes, *attuti* en italien, d'où leur nom d'atouts. Pour les cartes numérales, on adopta d'abord comme signes distinctifs : en Italie, la coupe, l'épée, le denier, le bâton; en France, ce furent le cœur, le pique, le carreau et le trèfle; en Allemagne, le cœur, le grelot, la feuille de vigne ou de lierre, le gland.

Le jeu de cartes passe pour avoir été introduit en France à la fin du XIVe siècle; la plus ancienne mention que l'on en connaisse actuellement se trouve dans un compte de l'argentier de Charles VI, Charles Poupart, en 1392 : « Donné à Jacquemin Gringonneur, peintre, pour trois jeux de cartes à or et à diverses couleurs, de plusieurs devises, pour porter vers le



CARTES A JOUER DU XVe SIÈCLE.

Ces trois cartes font partie, la première et la troisième, du jeu dit de Charles VI, et la seconde du jeu allemand du Maître de 1466. Ces jeux sont conservés à la Bibliothèque nationale, au Cabinet des Estampes.

dit seigneur-roi pour son ébatement, 56 sols parisis. »

Les cartes furent d'abord peintes à la main; puis elles furent gravées sur bois; cet usage se répandit surtout en Allemagne; ce furent parfois de véritables œuvres d'art. C'est vers le XVIIe siècle qu'elles prirent dans notre pays l'aspect que nous leur connaissons; les noms donnés aux figures sont ceux des preux et des preuses de nos vieux romans de chevalerie. Ces noms et ces figures disparurent sous la Révolution et furent remplacées par des allégories politiques au goût du jour. A son tour,

Napoléon voulut donner aux cartes à jouer un aspect nouveau, et il en fit dessiner des modèles par le grand peintre David; elles eurent peu de succès. Sous la Restauration, on en revint aux types en usage aujourd'hui.

Viollet-le-Duc a fort bien expliqué comment au XVe siècle les cartes se substituèrent aux dés : « Les cartes se prêtaient à des combinaisons variées à l'infini et permettaient à un plus ou moins grand nombre de personnes de participer au jeu, tandis que l'on ne pouvait jouer aux tables ou aux échecs qu'à deux. La société élevée aussi bien que les classes inférieures s'en tinrent donc aux cartes; le jeu des dés, qui passionnait si fort nos aïeux, tomba en discrédit. A peine si, à la fin du XVIIe siècle, on voyait quelques soudards recourir aux dés pendant les heures perdues et dans les mauvais lieux où les jeux de hasard persistèrent fort tard. » La fortune du jeu de cartes fut en effet prodigieuse, et c'est avec raison qu'en 1760 Voltaire écrivait à Mme Du Deffant : « Les cartes emploient le loisir de la prétendue bonne compagnie d'un bout de l'Europe à l'autre. » Encore aujourd'hui, c'est certainement le jeu le plus répandu parmi les blancs.

De ces combinaisons infinies, le XVIe siècle en connut tout de suite un grand nombre; parmi les 214 jeux de Gargantua, beaucoup sont des jeux de cartes, que nous ne connaissons d'ailleurs plus; il en est de même de l'énumération des jeux que le héros burlesque du poète d'Aubigné, le baron de Fœneste, prétendait avoir appris des laquais de M. de Roquelaure. C'était « la carte courte, la longue, la tirée, la pliée, les semences, la poussée, les marques de toute sorte, l'attrape, la repousse, le coude, le tour

du petit doigt, la mouche, le chapeau, l'auge et le miroir ». Peut-être, là-dedans, y-a-t-il autant de tours de cartes que de jeux. Quelques combinaisons sont demeurées célèbres, soit par la vogue qu'elles ont eue autrefois, soit parce qu'elles sont encore aujourd'hui pratiquées. C'est, parmi les plus anciennes, le piquet, ainsi appelé, dit-on, du nom de son inventeur; suivant l'historien Sainte-Foix, l'invention s'en placerait à la fin du règne de Charles VII; le reversis, où les cartes les plus hautes deviennent les plus basses, ce qui explique son nom. Le grammairien du xvie siècle Cotgrave nous apprend que ce jeu fut introduit au milieu du siècle par le duc de Savoie; il fut très à la mode au xviie siècle : Louis XIV y jouait volontiers, Mme de Sévigné s'y plaisait fort, encore que son fils y perdît à son gré de trop fortes sommes. Le lansquenet, comme son nom l'indique, fut d'abord joué par les soldats allemands. L'hombre (homme) est un jeu espagnol, le seul qui soit digne de l'homme à cause de l'attention qu'il exige; mais il est plus probable qu'il doit son nom à ce qu'on appelle *homme* celui qui distribue les cartes. Comme autres variétés en usage en France au xviie siècle, on peut citer le hoc, auquel Voiture vit Louis XIII jouer toute une après-midi, le brelan, la bouillotte. Au xviiie siècle, l'Angleterre nous envoie le whist, dont le nom signifie silence, prescription recommandée aux assistants pour que les joueurs puissent s'absorber à leur aise dans leurs savantes combinaisons; et enfin, si je ne me trompe, l'Amérique au xxe siècle nous a dotés du bridge.

C'est aux cartes que s'attacha la frénésie du jeu qui s'empara de la société européenne au xviie siècle et qui, bien que moins vive, se poursuivit encore









CARTES A JOUER A L'ÉPOQUE DE LA RÉVOLUTION, DATANT DE 1794.

Conservées au Cabinet des Estampes à la Bibliothèque nationale.

au XVIII[e] siècle; au XIX[e], elle a trouvé d'autres objets, principalement les courses de chevaux. De bonne heure l'Église et les moralistes s'unirent pour condamner ce jeu; mais c'est en vain que les conciles et prédicateurs l'interdisaient ou le flétrissaient, en vain que les moralistes en signalaient les dangers : la cour, la ville, le peuple, s'y adonnaient sans rémission; il suffit de parcourir les lettres de M[me] de Sévigné ou les mémoires de Saint-Simon pour voir les catastrophes qu'il détermina et l'abaissement moral où il précipitait les caractères.

Les Échecs.

De tous les jeux de combinaison, le plus savant est le jeu des échecs; c'est aussi un des plus anciens : nous savons qu'il était connu des Hindous; de l'Inde il passa en Perse; le grand poète national de cette contrée, Firdousi, raconte ainsi l'introduction de ce jeu dans son pays : le roi de Hind envoya au roi persan Kisra Naushiwan un ambassadeur porteur d'un jeu d'échecs; le prince hindou s'engageait à devenir le tributaire de Kisra s'il trouvait le secret du jeu; le royal joueur resta quinaud; mais son premier ministre, après un jour et une nuit de méditation, perça le mystère et assura ainsi à son souverain la vassalité du prince hindou. Le nom même du jeu est persan, la locution échec et mat qui signifie en persan « le roi est mort » aurait donné son nom au jeu.

Les anciens l'ont-ils connu? Ils avaient tout au moins, et les Égyptiens aussi, un jeu où des pions appelés voleurs, soldats ou ennemis, étaient poussés

suivant des règles déterminées; c'était le jeu des petits voleurs (*ludus latrunculorum*). « Les mouvements se faisaient sur des lignes tracées sur la table, et le talent était de se placer de manière à enfermer une des pièces de son adversaire entre deux des siennes, auquel cas elle était prise, ou de la pousser en tel endroit qu'il lui fût impossible de bouger : alors on disait que le joueur était *alligatus* ou *incitus*, « en échec » : car *ciere* est le mot qui répond à notre mot bouger, se remuer; de là, l'expression *ad incitas reductus*, littéralement « réduit à l'extrémité », ce qui répond à notre échec et mat » (A. Rich).

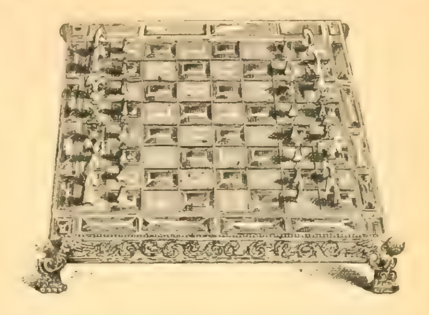
Au moyen âge, apparaît le jeu tel que nous le connaissons; jusqu'au xv[e] siècle cependant les noms des pièces ne sont pas les mêmes : le paon est notre roi, le roc notre tour; la fierge ou frige, notre reine; le chevalier, notre cavalier; l'aufin, notre fou. Les échecs sont le délassement aristocratique par excellence; la *Chanson de Roland* nous représente les compagnons de Charlemagne occupés à ce jeu.

Aux échecs jouent les plus sages et les vieux.

Dans un roman de chevalerie, *Parise la duchesse,* nous voyons qu'on fait apprendre les échecs aux jeunes nobles, sitôt qu'ils savent lire.

L'art s'est emparé du motif des joueurs d'échecs, et maint couvercle de boîte en ivoire, maint revers de miroir, mainte caricature, nous offrent le spectacle amusant de joueurs attentifs à leur jeu, hommes et femmes, car les femmes prenaient part à ce jeu comme les hommes. Londres passait pour une des villes où l'on fabriquait les meilleures tables et les meilleurs jeux.

A ce jeu comme aux dés les occasions de rixe étaient fréquentes et, si l'on s'en rapporte aux chansons de geste, plus d'une fois un adversaire irrité de ses maladresses, ou soupçonnant son partenaire de tricherie, termina la partie en saisissant l'échiquier et en le brisant sur la tête de son compagnon de jeu. Et cependant l'échiquier au moyen âge était souvent un objet précieux; les inventaires royaux nous en signalent en ivoire et en cristal; c'est de cette matière qu'est fait celui qui est conservé au musée du Louvre et qui a longtemps passé pour l'échiquier de saint Louis.



JEU D'ÉCHECS AYANT, SUIVANT LA TRADITION, APPARTENU A SAINT-LOUIS.

Mais n'étant probablement pas antérieur au XVIe siècle (Musée de Cluny).



LE JEU D'ÉCHECS.

Plaque d'ivoire du XIVe siècle (Musée du Louvre).

Un autre indice de la faveur où était le jeu d'échecs à cette époque, c'est qu'alors apparaissent les premiers traités de ce jeu; ils fixent la marche

usuelle des pièces, qui à partir de la fin du XVe siècle est semblable à celle que nos joueurs suivent aujourd'hui.

Il est peut-être relativement moins parlé des échecs au XVIe et XVIIe siècles; cependant Louis XIII en était un amateur passionné; pour qu'il pût y jouer même en voiture, pendant ses voyages, on lui



SOUS LA RESTAURATION : LE CAFÉ LAMBLIN AU PALAIS-ROYAL.

D'après un tableau de Boilly (1761-1845) daté de 1817, aujourd'hui au musée Condé à Chantilly.

fit faire un échiquier rembourré, « sur lequel les pièces garnies d'aiguilles en dessous s'adaptaient de telle façon que le mouvement ne pouvait pas les faire tomber ». Le jeu retrouva toute sa vogue au XVIIIe siècle; les principaux joueurs à Paris se réunissaient à un café, célèbre depuis sous le nom de Café de la Régence et d'ailleurs encore aujourd'hui le temple des joueurs d'échecs. Là s'illustra le fameux

Philidor (1726-1795); il appartenait à une famille de musiciens célèbres et pratiquait lui-même cet art;



UNE QUERELLE AU JEU.

D'après une peinture du XIVe ou du XVe siècle dans l'église d'Amencharads Rada (Mandelgren).



PIÈCE D'UN JEU D'ÉCHECS DU XIe SIÈCLE.

(Cabinet des médailles.)



PIÈCE D'UN JEU D'ÉCHECS.

Donné, suivant la tradition, à Charlemagne par le calife Haroun-Al-Raschid (Cabinet des médailles).



PIÈCE D'UN JEU D'ÉCHECS DU XIe SIÈCLE.

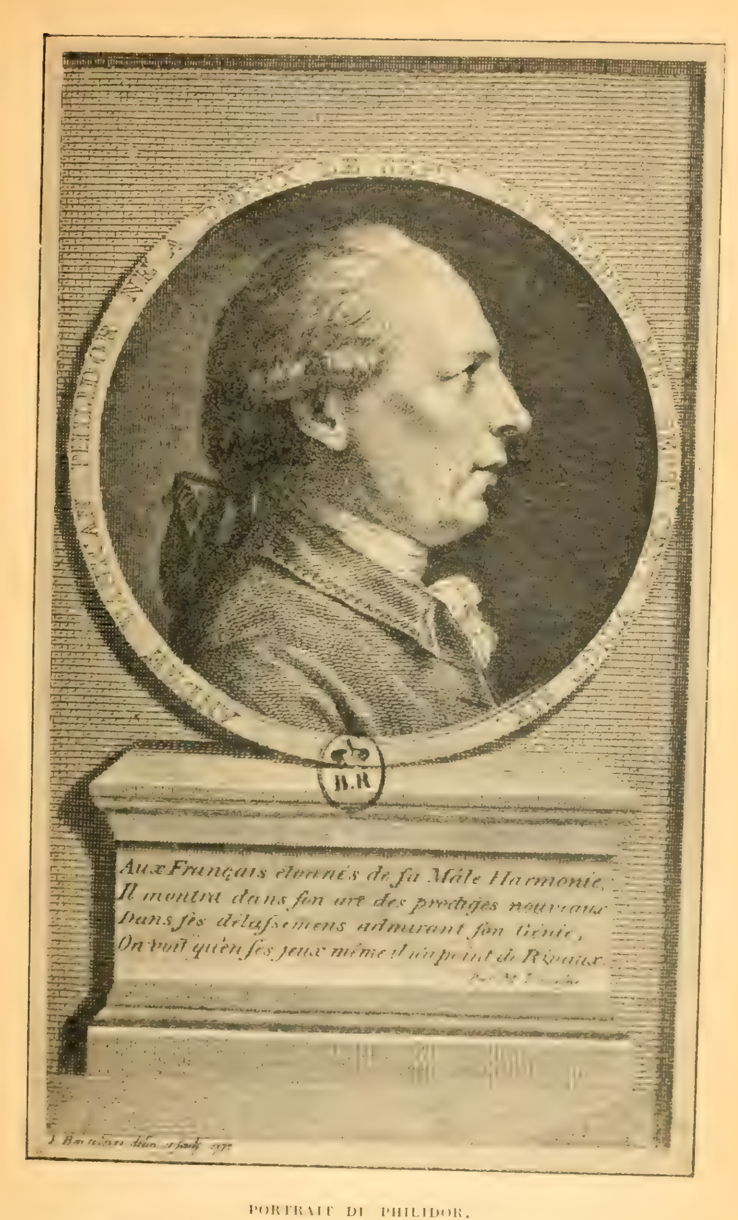
(Cabinet des médailles).

dans sa jeunesse, il se prit de passion pour le jeu d'échecs et y acquit bientôt un talent qui lui fit une réputation européenne; pendant seize ans, il parcourut l'Angleterre, la Hollande et l'Allemagne pour

affronter les plus célèbres joueurs de ces contrées. Puis il se lassa de cette existence, revint à la musique et est demeuré l'un des créateurs de notre opéra-comique. Il était capable, paraît-il, de jouer deux parties à la fois sans voir l'échiquier. Ce tour de force fut d'ailleurs dépassé par l'avocat américain Morphy qui au milieu du XIXe siècle joua huit parties à la fois et en gagna sept. En notre temps, le jeu d'échecs a conservé une nombreuse et fidèle clientèle; il y a toute une littérature spéciale à ce jeu et des journaux qui lui sont uniquement consacrés, où se poursuivent à travers les deux mondes, entre joueurs qui ne se sont probablement jamais rencontrés, d'interminables et savantes parties.

Les Dames.

Le jeu de dames, non moins ancien, a aussi ses fidèles. Au pavillon de Ramsès II, à Medinet Abou, une peinture nous montre le Pharaon jouant à une sorte de jeu de dames avec une de ses femmes. Les Grecs et les Romains le connurent probablement; il paraît assez délaissé au moyen âge; il revient en faveur avec le XVIe siècle, où un Espagnol, Antonio Torquemada, en écrit en 1547 le premier traité. En France, le premier ouvrage consacré à ce jeu est celui de Pierre Mallet, qui l'écrivit en 1668. Le jeu tel qu'il est actuellement pratiqué est dit à la polonaise; il apparaît sous la Régence, dans le café appelé depuis Manoury, du nom d'un garçon de ce café devenu très habile à ce jeu et auteur d'un traité qu'il publia en 1770. On a proposé comme étymologie du terme *dame* le mot allemand *damm*, digue,



PORTRAIT DE PHILIDOR.

D'après une gravure en taille-douce de Bartolozzi exécutée en 1777.

rempart; il paraît plus naturel de rattacher avec Littré ce nom à la marche même de la dame, dont le rôle est analogue à celui de la dame ou reine dans le jeu d'échecs.

La Marelle et le Solitaire.

Enfin, parmi ces jeux de combinaison on peut encore citer la marelle, dont les laquais faisaient au XVI[e] siècle leur principale occupation sur le perron des demeures en attendant leurs maîtres, et le solitaire, jeu joué seul comme son nom l'indique, dont le poète comique Pannard a dit au début du XIX[e] siècle :

> Il faut jouer au solitaire
> Quand on n'est plus dans les beaux ans.

Mais que ceux qui s'y adonnent sachent qu'ils ont un prédécesseur illustre dans la personne du grand philosophe allemand Leibniz, qui se plaisait à y chercher des combinaisons nouvelles.

*
* *

On voit la variété des jeux auxquels l'humanité s'est divertie depuis les temps les plus reculés. Pour achever ce tableau, résumons à grands traits ce qu'on pourrait appeler d'un terme un peu prétentieux leur évolution.

L'antiquité paraît avoir connu à peu près toutes les formes du jeu; il semble qu'en faisant de la gymnastique une des bases de l'éducation des jeunes gens, elle soit parvenue à établir un savant équilibre

entre les différents modes de divertissements; devenus hommes, les anciens conservaient le goût des plaisirs physiques, tout en sachant à côté s'intéresser à des distractions plus intellectuelles.

Cet équilibre ne semble pas encore avoir été retrouvé. Au moyen âge, époque où les nécessités de la vie imposent à l'homme une grande préoccupation de sa force corporelle, l'avantage passe nettement aux jeux violents. Cette tendance s'affaiblit au fur et à mesure que l'ordre se rétablit dans la société et que la sécurité individuelle est mieux garantie; puis, au moins parmi les gens qui ont du loisir, le goût de la lecture, du savoir, se généralise et fait tort à la recherche des plaisirs violents. « Il y a d'autres jeux de mains indiscrets et âpres, écrit Montaigne, que je hais mortellement, j'ai la peau tendre et sensible : j'en ai vu en ma vie enterrer deux princes de notre sang royal. Il fait laid se battre en s'ébattant. » C'est pourquoi, à l'époque de la Renaissance, « la faveur passe de la longue paume à la courte paume, avec ses murailles, ses effets réflexes, comptés, calculés, multiples en un champ circonscrit... On invente des variétés de jeux sur tables qu'on peut jouer à couvert chez soi » (Jusserand). Ce dégoût s'accentue pendant le XVIIe siècle : « Voyez, écrit un auteur du temps de Louis XIII, les nobles, les officiers des cours souveraines, les bons bourgeois, à quoi ils se délectent; ils méprisent ce qui anciennement était le plaisir des rois et des princes. La paume? elle est trop violente. La comédie? elle est trop commune. La boule? elle est trop vile. Et quoi donc? Il faut aller au cours avec le carrosse à quatre chevaux, le petit pas, pour deviser, chanter, lire quelque nouvelle impression, voir et contempler

les actions des uns et des autres, et, à l'exemple des plus honnêtes, se rendre agréable aux compagnies. »

La lecture et la conversation allaient en effet devenir deux des grands plaisirs des personnes de la société, et ce mouvement se poursuit et s'active avec le XVIII[e] siècle. Voltaire l'a justement signalé : « Tous les jeux militaires commencent à être abandonnés, et, de tous les exercices qui rendaient autrefois les corps plus robustes et plus agiles, il n'est presque plus resté que la chasse; encore est-elle négligée par la plupart des princes de l'Europe. Il s'est fait des révolutions dans les plaisirs comme dans tout le reste. » Au XIX[e] siècle cet abandon devint général, surtout peut-être parmi la bourgeoisie : car, dans les époques antérieures, le peuple de nos villes et surtout celui de nos campagnes avait conservé dans ses jeux le goût des exercices physiques, et beaucoup de bons juges estiment que c'est à ce maintien des jeux de corps parmi nos paysans qu'a été due la vigueur de cette solide génération qui fut capable de résister aux fatigues des guerres de la Révolution et de l'Empire.

Par contre, les jeux de hasard et de combinaison, jeux assis, si l'on peut dire, prirent chaque jour plus de faveur. Les cartes pour les amateurs d'émotion violente ou les chercheurs de gains énormes, les échecs et les dames pour ceux qui demandent au jeu un délassement intellectuel, devinrent les divertissements recherchés des hommes ; ils gardèrent cette vogue au XIX[e] siècle; mais les cartes se répandirent jusque parmi les classes pauvres, et la seconde moitié du XIX[e] siècle vit se développer dans toute la société européenne le goût d'une nouvelle forme de jeux de hasard, la passion des courses.

Cependant, tandis que la France et les pays latins abandonnaient de plus en plus le goût des exercices du corps, l'Angleterre, qui nous avait à peu près emprunté tous nos jeux, se prenait de passion pour eux. Après avoir, au XVIe siècle, dédaigné le foot-ball comme un jeu meurtrier, le cricket comme un plaisir vil, les jeunes nobles et les riches bourgeois, à partir de la seconde moitié du XVIIe siècle, y reprirent goût; le besoin du jeu est si fort dans l'espèce humaine que probablement les jeunes puritains, sévèrement tenus à l'écart des jeux de hasard et de combinaison comme pernicieux, se rejetèrent sur les exercices du corps, et nos jeux du moyen âge devinrent les jeux nationaux de l'Angleterre. Quelques Français les y redécouvrirent à la fin du XIXe siècle et les ramenèrent en France, où ils ont repris vigueur parmi les classes aisées, sans avoir encore retrouvé tout leur crédit parmi nos ouvriers et nos paysans.





Conclusion.

On a vu dans les pages qui précèdent le nombre et la variété des jeux où se plaisent les hommes; c'est dire l'importance sociale de cette partie de l'activité humaine. La place du jeu dans notre vie est considérable, sous quelque forme qu'il se présente. Cette place est-elle exagérée? Tous les jeux sont-ils aussi légitimes les uns que les autres? Quel parti l'homme tire-t-il du jeu? Ce sont là de grosses questions, qui ont de tout temps retenu l'attention des moralistes; sans prétendre les épuiser, il convient d'en toucher un mot ici, et quelques courtes réflexions sur ces graves sujets serviront de conclusion à ce petit ouvrage.

Le jeu en soi-même est-il bon ou mauvais? On pourrait répondre à cette question en recourant à l'apologue fameux d'Esope sur le bien ou le mal qui découle de l'usage de la langue. Le jeu, objet de délassement, ne saurait être inutile ou dangereux; l'excès du jeu seul devient nuisible. Dans cette ques-

tion du jeu, il faut d'ailleurs faire plusieurs distinctions; il y a lieu de considérer les jeux suivant leur nature et selon l'âge de ceux qui s'y adonnent.

Les jeux les plus répandus parmi les hommes faits sont assurément les jeux de hasard. Il y en a peu qui soient aussi dangereux; de l'homme, ils n'excitent guère que les passions; leur pratique, lorsqu'elle dépasse la limite d'un honnête amusement, développe chez le joueur l'amour du gain acquis sans travail, la paresse par conséquent, et parfois la terrible passion de ces jeux conduit celui qui s'y adonne au déshonneur, au vol ou même au crime. N'a-t-on pas surpris, à la cour de Louis XIV, des gentilshommes, des prélats même, trichant au jeu de cartes? Et c'est, hélas! aujourd'hui un fait-divers banal que le récit trop souvent rencontré dans nos journaux de détournements commis par des employés ou des ouvriers pour satisfaire à la funeste passion des courses.

Les jeux de combinaisons, dont le jeu d'échecs ou le jeu de dames sont les meilleurs types, sont moins dangereux pour celui qui s'y complaît que les jeux de hasard. Ils sont une école de patience et souvent de raisonnement; mais il est permis de se demander si l'intérêt que présente la solution d'un problème du jeu d'échecs compense l'effort parfois considérable auquel le joueur a dû contraindre son cerveau.

De tous les jeux, les plus utiles à l'homme fait sont peut-être les jeux de force et d'adresse. Leur valeur hygiénique est incontestable. Leur valeur intellectuelle n'est pas méprisable : ils apprennent souvent la justesse de l'œil et la précision des mouvements. Leur valeur morale est grande : ils enseignent l'endurance physique; ils développent la pratique de la discipline consentie; ils entretiennent l'esprit d'asso-

L'ENSEIGNEMENT PAR LE JEU

(Il y a un siècle).



« LA VITESSE DU SON SERT A LA MESURE DES DISTANCES... »



UNE THÉORIE DU « CHOC DES CORPS » AU MOYEN DE BILLES.

(D'après le *Manuel des Jeux enseignant la science* de la Librairie Encyclopédique Roret, 1837.)

ciation. Chacun sait le rang éminent tenu dans l'histoire de l'humanité par les peuples qui les ont le plus constamment pratiqués, les Grecs dans l'antiquité, les Anglo-Saxons dans notre temps; et l'on ne saurait trop regretter qu'ils n'aient pas encore retrouvé en France toute l'estime à laquelle ils ont droit.

Mais, dans la vie de l'homme fait, le jeu n'est toujours qu'un incident; il ne devient d'ailleurs pour l'homme un danger que du jour où il concentre toute la pensée. C'est l'inverse pour l'enfant; pour lui, le jeu est l'exercice normal de l'activité. « La joie et la récréation, dit joliment Luther, sont aussi nécessaires aux enfants que la nourriture et la boisson. » Et, de tout temps, les moralistes se sont plu à signaler l'attention passionnée que les enfants apportent à leurs jeux. Nul n'a peut-être aussi heureusement mis en lumière cette vérité banale que La Bruyère dans ces lignes si souvent citées :

« La paresse, l'indolence et l'oisiveté, vices si naturels aux enfants, disparaissent de leurs jeux où ils sont vifs, appliqués, exacts, amoureux des règles et de la symétrie, où ils ne se pardonnent nulle faute les uns aux autres, et recommencent eux-mêmes plusieurs fois une seule chose qu'ils ont manquée. »

A l'inverse des hommes, les enfants sont le moins retenus par les jeux de hasard; leur imagination se suffit à elle-même dans leurs jeux ordinaires; leur esprit n'a pas à chercher dans les jeux de hasard l'espérance de suppléer par eux à l'insuffisance de leurs moyens d'existence ou d'y trouver la possibilité de réaliser leurs rêves. Le jeu ne saurait être pour eux un moyen de gains illicites.

Pour la plupart d'entre eux, les jeux de combi-

naison lassent assez vite leur cerveau. Les jeux de force et d'adresse donnent un exercice normal à leur besoin d'activité; mais ils se plaisent par-dessus tout aux jeux où leur « fantaisie », comme on disait au XVIIe siècle, où leur imagination, dirions-nous aujourd'hui, peut se donner libre cours. Ici encore, il faut relire les observations si exactes de La Bruyère : « Les enfants ont déjà de leur âme l'imagination et la mémoire, c'est-à-dire ce que les vieillards n'ont plus, et ils en tirent un merveilleux usage pour leurs petits jeux et pour tous leurs amusements : c'est par elle qu'ils répètent ce qu'ils ont entendu dire, qu'ils contrefont ce qu'ils ont vu faire; qu'ils sont de tous métiers, soit qu'ils s'occupent en effet à mille petits ouvrages, soit qu'ils imitent les divers artisans par le mouvement et par le geste; qu'ils se trouvent à un grand festin et y font bonne chère; qu'ils se transportent dans des palais et des lieux enchantés; que bien que seuls ils se voient un riche équipage et un grand cortège; qu'ils conduisent des armées, livrent des batailles et jouissent du plaisir de la victoire; qu'ils parlent aux rois et aux plus grands princes; qu'ils sont rois eux-mêmes, possèdent des trésors qu'ils peuvent faire de feuilles d'arbres ou de grains de sable, et, ce qu'ils ignorent dans la suite de leur vie, savent à cet âge être les arbitres de leur fortune et les maîtres de leur propre félicité. »

Le jeu absorbe si bien l'activité de l'enfant que, pour le plus grand nombre d'entre eux, il est l'ennemi du travail. Aussi dès longtemps les maîtres de la jeunesse ont-ils essayé de tourner la difficulté en cherchant une ingénieuse conciliation entre le jeu et le travail. Déjà, dans la vieille Athènes, le sage Platon écrivait à ce sujet : « Je définis l'éducation

une discipline bien entendue, qui, par voie d'amusement, conduit l'âme d'un enfant à aimer ce qui, lorsqu'il sera devenu grand, doit le rendre accompli dans le genre de vie qu'il a embrassé[1]. »

Sur ce point, il y a accord entre tous les écrivains qui se sont occupés de l'éducation. « Que l'étude pour l'enfant soit un jeu! » recommande le romain Quintilien. Au XVIe siècle, quand les problèmes de l'éducation recommencent à solliciter l'attention des penseurs, Rabelais se fait l'apôtre de cette théorie. « Dans les classes, lit-on dans Montaigne, je ferais pourtraire la joie, l'allégresse, et Flore, et les Grâces... où est leur profit, que ce fût aussi leur ébat. » — « Laissez donc jouer l'enfant, répète au siècle suivant Fénelon, et mêlez l'instruction avec le jeu; cachez-lui l'étude sous l'apparence de la liberté et du plaisir. » Le bon Rollin appuie ces principes de son expérience : « Rien n'est plus fatigant ni plus ennuyeux dans l'enfance que la contention de l'esprit et le repos du corps. » — « De quoi s'amuseront-ils, s'écrie à son tour J.-J. Rousseau, dont je ne puisse faire un enseignement pour eux? » Et l'on peut dire que tout l'effort des pédagogues au XIXe siècle a consisté à introduire dans la réalité les principes posés par leurs devanciers.

On a tenté plusieurs façons de réaliser cette conciliation tant désirée du travail et du jeu. Une de ces méthodes a consisté à combiner des jouets instructifs. « Mettez entre les mains de Paule, conseille saint Jérôme à une mère de famille au IVe siècle, des lettres de bois ou d'ivoire; elle s'instruira en jouant. »

1. La plupart des citations relatives à cette conciliation du jeu et du travail que l'on trouvera ici sont empruntées à l'excellente *Histoire de la pédagogie* de M. Compayré.

L'ENSEIGNEMENT PAR LE JEU
(De nos jours).



TRAVAUX D'ÉLÈVES DU JARDIN D'ENFANTS
DE LA RUE DU MOULIN-VERT, A PARIS.



Phot. Hachette et Cie.

CLASSE DE JEUX.
(D'après la méthode Fröbel au Collège Sévigné, à Paris.)

S'il faut en croire Erasme, d'autres pédagogues de l'antiquité avaient été plus subtils encore: ils moulaient en forme de lettres des friandises aimées des enfants « et leur faisaient ainsi en quelque sorte avaler l'alphabet ». C'est cette théorie, dont les origines, comme on le voit, sont fort anciennes, qui nous a valu les bizarres jeux d'oie dont il a été fait mention au cours de cet ouvrage. Les maîtres de l'enfance aujourd'hui limitent ce procédé au tout jeune âge, car l'enfant se lasse vite de ces jouets soi-disant instructifs qui ne l'amusent guère et le plus souvent ne lui enseignent pas grand'chose. « Je sais bien, dit excellemment un philosophe moderne, M. Thamin, qu'on a poussé fort loin l'art d'enseigner en amusant... Ces procédés sont excellents, pourvu qu'ils restent au rang de procédés auxiliaires. Mais on ne doit pas se dissimuler que l'enfant se lassera vite de ces jeux obligatoires et préférera à ce qui est instructif et amusant ce qui est simplement amusant. »

Une autre méthode, plus féconde que la précédente, consiste à donner un but pratique aux jeux des enfants. Ici encore les Grecs nous ont précédés. « Je dis, lit-on encore dans Platon, que, pour devenir un homme excellent en quelque profession que ce soit, il faut s'y exercer dès l'enfance, dans ses divertissements comme dans les moments sérieux, sans négliger rien de ce qui peut y avoir rapport : par exemple, il faut que celui qui veut être un jour un bon laboureur ou un bon architecte s'amuse dès ses premiers pas, celui-ci à bâtir de petits châteaux d'enfant, celui-là à remuer la terre; que le maître qui les élève fournisse à l'un et à l'autre de petits outils sur le modèle des outils véritables; qu'il leur fasse apprendre d'avance ce qu'il est nécessaire

L'ENSEIGNEMENT PAR LE JEU
(De nos jours).



UNE CLASSE DE GÉOGRAPHIE (MONTAGNES, HYDROGRAPHIE)
à l'école primaire élémentaire (garçons) de Verrières-le-Buisson (Seine-et-Oise).



UNE CLASSE DE BOTANIQUE
à l'école primaire élémentaire (filles) de Verrières-le-Buisson.

L'ENSEIGNEMENT PAR LE JEU
(De nos jours).



UNE CLASSE D'ALLEMAND
Conversation et numération à l'aide du jeu de loto.
(Lycée Montaigne, M. Laudenbach, professeur.)



PROJECTIONS CINÉMATOGRAPHIQUES
à l'usage des cours, conférences, etc. (M. Brucker, professeur au Lycée Hoche, Versailles.)

qu'ils sachent avant d'exercer leur profession, comme, au charpentier, à mesurer et à niveler ; au guerrier, à aller à cheval ou quelque autre exercice semblable, par forme de passe-temps ; en un mot, il faut qu'au moyen des jeux il tourne le goût et l'inclinaison de l'enfant vers le but qu'il doit atteindre pour remplir sa destinée. »

Une troisième méthode, de toutes la plus fertile en résultats, consiste à utiliser pour l'éducation les aptitudes que révèlent dans nos enfants leurs différents jeux. S'agit-il de jeux physiques? En s'aidant des habitudes de coopération, de solidarité, de discipline consentie qu'ils demandent à l'enfant, on cultive sa volonté et on fait naître en son cœur le pressentiment de la loi. « En effet, ce qu'on appellera ici règle du jeu, c'est ce que dans l'ordre social on appellera la loi... Le jeu gymnastique, au fond, c'est la société en petit; et, dans ce microcosme social, l'enfant apprendra, en se jouant, tout ce que l'homme aura besoin de savoir et de faire au prix parfois des plus grands efforts » (F. Buisson).

Est-il question d'habituer la fillette à la couture, aux travaux du ménage? Une mère intelligente initiera sa fille à l'ordre qui convient à une ménagère et développera son talent de jeune couturière en accoutumant l'enfant à ranger en bon ordre le ménage de sa poupée et à tailler les vêtements destinés à son jouet favori.

Voulez-vous aiguiser les facultés d'observation du jeune enfant? Rappelez-vous comment, dans le livre de Rabelais, l'ingénieux Ponocratès, le précepteur de Gargantua, cultivait chez son élève la précieuse aptitude à regarder la nature : « Passant par quelques prés ou autres lieux herbus, visitaient les arbres

et plantes.... et en emportaient leurs pleines mains au logis. »

Avons-nous souci, en dernier lieu, d'ouvrir l'intelligence de nos tout petits à la connaissance des objets usuels, à l'intelligence des notions les plus générales et les plus élémentaires, base de notre savoir ultérieur ? Conduisons-les à l'école maternelle ; là, mettant en pratique les enseignements de deux des plus grands pédagogues du XIXe siècle, Pestalozzi et Frœbel, l'institutrice révèle aux intelligences enfantines le nombre, l'étendue, le volume, la couleur, l'aspect des corps, en faisant manier aux bambins, en guise de jeu, des cubes, des carrés, des objets de toutes formes, de toutes dimensions, de toutes teintes.

Ainsi, le vœu de tous les pédagogues dignes de ce nom, depuis Platon jusqu'aux maîtres de l'heure présente, s'est peu à peu réalisé : le jeu non seulement divertit, mais il instruit, et l'enfant profite, sans se douter qu'on l'abuse, de cette innocente trahison.



INDEX

LISTE DES JEUX ET DES JOUETS CITÉS DANS CE VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

Les jeux des enfants. Les jouets.

SECONDE PARTIE

Les jeux des hommes.

1335-11. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 5-12.


LABEVR
POINT
LABEVR
SANS
RIEN
A
C